ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Année 1925 — N° 28

THÈSE

POUR LE

Doctorat Vétérinaire

(DIPLÔME D'ETAT)

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DIRECTION LYON

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Lyon en 1925

PAR

F. MÉRY

né à Clermont l'Hérault (Hérault) le 11 février 1897

Diplômé de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon en 1922
Médecin Vétérinaire à Paris

Psychologie Animale et Psychiatrie Vétérinaire

JURY

Président : M. le Pr J. LÉPINE, Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon, Professeur de Clinique des maladies nerveuses et mentales, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Assesseurs { M. CADÉAC, profr à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon.
M. CUNY, profr à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

EDITIONS
DE LA REVUE DE PATHOLOGIE COMPARÉE ET D'HYGIÈNE GÉNÉRALE,

55, Avenue Kléber, Paris (16e)

1925

Psychologie Animale

et

Psychiatrie Vétérinaire

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON
DIRECTION
LYON

Année 1925 — N° 22

THÈSE

POUR LE

Doctorat Vétérinaire

(DIPLÔME D'ETAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Lyon en 1925

PAR

F. MÉRY

né à Clermont l'Hérault (Hérault) le 11 février 1897

Diplômé de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon en 1922
Médecin Vétérinaire à Paris

Psychologie Animale
et
Psychiatrie Vétérinaire

JURY

Président : M. le Pr J. LÉPINE, Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon, Professeur de Clinique des maladies nerveuses et mentales, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Assesseurs { M. CADÉAC, profr à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon.
M. CUNY, profr à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon.

EDITIONS
DE LA REVUE DE PATHOLOGIE COMPARÉE ET D'HYGIÈNE GÉNÉRALE,
55, Avenue Kléber, Paris (16e)

1925

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Directeur..... M. F. X. LESBRE
Professeur honoraire..... M. Alfred FAURE, ancien directeur.

PROFESSEURS

Physique et chimie médicale, Pharmacie, Toxicologie.....	MM. PORCHER.
Botanique médicale et fourragère, Zoologie médicale, Parasitologie et Maladies parasitaires.....	MAROTEL.
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Tératologie. Extérieur.....	LESBRE.
Physiologie. Thérapeutique générale. Matière Médicale.....	JUNG.
Hystologie et Embryologie. Anatomie pathologique. Inspection des denrées alimentaires et des établissements classés soumis au contrôle vétérinaire.....	BALL.
Pathologie médicale des Equidés et des Carnassiers. Clinique. Sémiologie et Propépeudique. Jurisprudence vétérinaire..	CADEAC.
Pathologie chirurgicale des Equidés et des Carnassiers. Clinique. Anatomie chirurgicale. Médecine opératoire.....	DOUVILLE.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire Clinique. Médecine opératoire. Obstétrique.....	CUNY.
Pathologie générale et Microbiologique. Maladies microbiennes et police sanitaire. Clinique.....	BASSET.
Hygiène et Agronomie. Zootechnie et Economie rurale. . ..	N....

CHEFS DE TRAVAUX

MM. PORCHEREL. AUGER. LOMBARD.
MM. TAPERNOUX. TAGAND.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Président : M. le Dr LÉPINE, Professeur de Clinique des maladies nerveuses et mentales, Doyen de la Faculté de Médecine, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Assesseurs : M. C. CADÉAC, professeur à l'Ecole Vétérinaire, Chevalier de la Légion d'Honneur.

M. C CUNY, professeur à l'Ecole Vétérinaire.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.

EN SOUVENIR DE MON PÈRE

HOMMAGE

A MON BEAU-FRÈRE

MONSIEUR JEAN TAURINES

Ancien Député
Chevalier de la Legion d'Honneur

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CADÉAC

et

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LÉPINE

Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon

Mon Président de thèse

A MA MÈRE, A MES SŒURS

A MES MAITRES D'ALFORT ET DE LYON

A MONSIEUR LE DOCTEUR CHOMEL

Vétérinaire Principal en retraite

Commandeur de la Légion d'Honneur

qui fut l'animateur de ce travail

MEIS ET AMICIS

INTRODUCTION

« L'Etude des mœurs et de l'Esprit des
« Animaux est à faire. Elle promet aux na-
« turalistes une ample moisson de décou-
« vertes. »

(A. Comte. Philosophie Positive.).

Philosophie,religieux, littéraire, artistique, scientifique et médical le problème de la *vie psychique* des animaux est de tous les domaines. Il devait être de tous les temps. Aussi, pour souligner tout l'intérêt toute la fièvre que cette éternelle question a soulevé au cours des Siècles, comme pour rendre hommage à ceux qui nous ont précédé dans cette voie, nous avons voulu en tête de cette contribution, retracer les grandes lignes historiques de la *Psychologie* animale.

Existe-t-il une véritable différence entre l'Homme et la Bête, du point de vue mental ? Le Psychisme Humain est-il de même nature que le Psychisme animal ? Telle est la base de la discussion et l'on enregistre à travers les âges les interprétations les plus diverses, les hypothèses les plus audacieuses.

Pythagore (6e Siècle av. J. C.) et Platon (430-347) croyaient à la *Metempsycose* : les animaux n'étaient pour eux que des êtres humains dégénérés. Selon Anaxagore (Ve Siècle av. J. C.) cette infériorité est due à ce que les animaux ne peuvent expliquer leurs raisonnements. Theophraste(372-280) admet un des premiers que l'animal est de notre parenté. Aristote divisant l'Ame : en *végétative*, *sensitive* et *raisonnable* n'accorde pas à l'animal cette *âme raisonnable* et lui refuse ainsi toute volonté réfléchie. Pyrrhon (335 av. J. C.) semble se rapprocher de la théorie familiale de Theophraste.

Democrite, Epicure et les matérialistes ramènent l'Intelligence animale comme l'Intelligence Humaine à la Matière.

Au IIe siècle de l'ère chrétienne, apparait avec Galien (131-201) la thèse de l'Instinct. Le Christianisme obscurcit le problème en le complicant par la question religieuse de la nature et de l'Immortalité de l'Ame. Saint-Augustin reprend en cela la théorie d'Aristote.

Au IX° siècle, Jean Scot Origene fait un amalgame curieux des dogmes chrétiens et des théories platoniciennes : Les Bêtes auraient une survivance après la mort du sujet qu'elles auraient rendu vivant.

Au XIII° siècle, Saint Thomas donne une interprétation qui règnera pendant tout le Moyen Age : Les animaux sont capables de mémoire, d'estimation et même d'imagination, mais leur âme est périssable.

A la Renaissance, on note une réaction contre le Scolastique.

Bruno (En Italie) puis Cambanella, Ramus (En France), Bacon (En Angleterre avec l'éclosion du Protestantisme) accordent aux animaux l'Intelligence et la raison. Pereira (En Espagne) est le créateur de la *théorie de l'automatisme* que Descartes reprendra plus tard avec retentissement (1637).

Nous arrivons ainsi aux *temps modernes* que l'on peut diviser en trois périodes :

A) La première période est caractérisée par les discussions sur l'*automatisme* (Descartes : Discours de la Méthode).

B) La deuxième période est caractérisée par la prépondérance de l'*empirisme* en Philosophie (1), et de la méthode des *observations concrètes* en Sciences naturelles (2).

C) La Troisième période est caractérisée par des progrès remarquables dans les Sciences naturelles et par les débats sur l'Instinct. Elle débute avec le *Traité des animaux* de Condillac (1755) et va jusqu'à Darwin avec son fameux livre sur *l'origine des espèces* (1859), Cette période voit naître les travaux de Voltaire qui raille Descartes dans son *dictionnaire philosophique*, de Rousseau qui semble partisan de l'Instinct, de Darwin, de Lamarck partisan de *l'instinct-habitude héréditaire*, et enfin de Flourens (1841) qui vulgarisant les idées de Cuvier oppose et définit avec clarté les caractères respectifs de l'Instinct et de l'Intelligence.

Avec l'ouvrage de Darwin sur *l'origine des espèces* nait une ère de recherches plus nombreuses et de travaux variés sur la Psychologie animale. Deux écoles, à la vérité, s'affrontent :

Celle qui défend *l'unité psychique* ou au moins l'assimilation des deux Intelligences, et celle qui la combat. D'une part : Renouvier, Ribot, Houzeau, Espinas, Van Ende, Fouillée et avec les naturalistes qui ne font qu'une différence de degrés, Blanchard, Haekel, Perrier, Romanes, Lubock, Ch. Richet, Broca, Buchner, Milne Edwards, etc. D'autre part : Lemoine, Fournie, Fabre, Netten, de Qratrefages, Musany, Sorel, Moret, Delage, etc.

Avec l'ère contemporaine le problème s'étend de toutes parts, tente tous les esprits, touche à toutes les sources de documentation. Jacques

1) Locke, De l'Entendement Humain — 1690.
2) Buffon, Discours sur la Nature des Animaux — 1753.

Loèb et G. Boen font de l'animal un milieu de réactions chimiques en donnant de son activité une explication biologique. C'est l'avènement de la Psychologie expérimentale (Ch. Binet, Hachet Souplet, de Pavlow, Gros etc.).

Par ailleurs, Bernheim, Chomel, Rudler, Cadeac, Cadiot, Lefinay, abordent la psychiatrie Vétérinaire qui permettra d'atteindre peut-être la véritable solution.

En même temps apparaissent les nombreux ouvrages de vulgarisation dont les observations patientes d'Alix, Menault, Guenon sont le type. Enfin la Psychologie animale débordant les cadres philosophiques et scientifiques gagne les domaines littéraires et artistiques par lesquels elle atteint dans tous les milieux la plus brûlante actualité.

DES DIFFÉRENTES MÉTHODES DE PSYCHOLOGIE ANIMALE

« La plupart des Sectes ont raison dans ce qu'elles avancent, mais non pas en ce qu'elles nient. »

LEIBNITZ

Quel procédé de choix, quelle méthode rationnelle suivre pour avoir le plus grand nombre de chances de pénétrer l'Ame des Bêtes ?

BOSSUET dans son *Traité de la connaissance de Dieu* (1) écrit : « Il n'y a rien de meilleur pour bien juger les animaux, que de s'étudier soi-même ». Il n'y a pas nous semble-t-il, d'autres moyens d'aborder la Psychologie Animale. Nous ne pouvons qu'inférer, traduire ce que nous voyons en comparant à ce que nous savons de nous-mêmes. De nombreux auteurs ont pu voir dans cette façon de procéder une source d'erreurs inévitables et cependant, à leur insu même, ils n'en n'emploient point d'autre. FEI de Strasbourg (2) a cru faciliter la comparaison en créant des termes spéciaux pour différencier les deux Intelligences, il n'a fait qu'obscurcir le problème.

En définitive l'Intelligence des Bêtes ne nous est abordable qu'à travers nos analogies. Vouloir essayer de se soustraire à ce principe c'est retomber bien vite dans l'hypothèse fantaisiste, dans l'imagination originale mais dangereuse, dont l'intérêt littéraire est peut-être certain, mais dont la valeur scientifique est discutable. Un mode d'intelligence quel qu'il soit, ne peut être compris que si nous trouvons l'analogue dans notre propre intelligence. C'est là une condition de la psychologie animale qu'il faut accepter résolument « ou la conscience des animaux ne nous est pas accessible, ou si elle l'est, elle ne nous est connue que comme fonction de la nôtre. » (3)

Ce point de départ est tellement impérieux que le Dr SOREL dont les conclusions ne sont pas cependant très favorables à l'animal, n'en voit point de mieux orienté vers le chemin touffu de la Psychologie

---

(1) Ch. V. De la différence de l'Homme et de la Bête.
(2) De l'Instinct et de l'Intelligence chez les Animaux. 1853.
(3) ESPINASS. Des sociétés animales. 1877

animale. D'autre part, « les observations recueillies sur les mœurs et sur les actes particuliers des animaux, dit-il, si nombreux et si lumineux, soient-ils, sont la nature même du problème, et les présenter comme solution, c'est résoudre la question par la question. » (1)

L'Observation seule, n'a en effet qu'un intérêt anecdotique, mais elle devient un levier efficace, si elle s'appuie sur l'*Introspection*.

Ayant appris à nous connaître, au moins relativement, nous observerons les animaux, nous rapprocherons les manifestations de leur activité de la notre propre, nous essayerons d'établir des différences ou des ressemblances et nous arriverons peu à peu à saisir à travers le notre une partie du mécanisme de leur intelligence.

Cette méthode de comparaison qui est en théorie la plus claire et la plus simple, présente cependant des dangers et des lacunes. D'abord comme toute méthode introspective, elle est fonction du psychologue lui-même, c'est-à-dire de ses propres erreurs ; elle est de plus, insuffisante, car elle nous permettrait seulement d'analyser les faits que nous aurions enregistrés nous-mêmes, les autres documents étant susceptibles de déformation, de fausses interprétations ou de mensonges. Enfin, n'ayant dans nos instincts aucun terme de comparaison, nous ne pourrions étudier les manifestations de certaines forces particulières aux animaux, par exemple ce que l'on appelé l'instinct des oiseaux migrateurs ou instinct de direction.

Il nous faudra donc pour aborder l'étude de certains phénomènes emprunter une méthode, dérivée une sorte d'introspection par analogies de degrés, par « analogies d'analogies » et le terrain devient ici plus mouvant, les sentiers moins tracés, les résultats plus discutables — Aussi toutes les fois que cela sera possible, nous aurons recours à l'*Expérimentation* pour reproduire les phénomènes ou contrôler nos conclusions.

Dans l'étude de certains phénomènes psychiques simples on même physio psychiques élémentaires, l'explication biologique de Georges Bohn (2) peut-être acceptée dans une certaine mesure, mais dès que l'activité psychique est le résultat de plusieurs activités, elles-mêmes com-

---

(1) Sorel. De l'Intelligence chez l'animal.

(2) D'après cette théorie (Psychologie nouvelle p. 20 et suiv.) les activités animales s'expliquent :

1°. — Par les *tropismes* dont J. Loëb dit qu'ils sont déterminés par la vitesse relative des réactions chimiques qui ont lieu simultanément dans les éléments symétriques de la surface de l'animal recevant de D. et de G. la même excitation du milieu extérieur.

2° par la *sensibilité differentielle* qui est une tendance à s'arrêter, reculer, tourner à 180° quand une des forces du milieu extérieur vient à varier brusquement.

3° Par la *mémoire associative* quand « des associations déterminées de certains stimulants correspondent des séries déterminées de mouvements ».

plexes, le mur se dresse, inabordable autrement que par les déductions de comparaisons, les hypothèses d'analogies, et l'*Expérimentation* est impossible. Faudra-t-il pour cela attendre les révélations du hasard et abandonner toute recherche ?

Conclusion : Entre les diverses méthodes que nous venons de signaler, nous ne pensons pas qu'une hiérarchie quelconque puisse être établie. Telle méthode de laboratoire, rigoureusement controlable a son prix, mais elle n'exclut pas l'étude de phénomènes hypnotiques par exemple, qui permettent aussi d'étudier les grandes questions de la personnalité, du dédoublement, de la prescience. Le problème psychique de la Bête se présente sous des aspects assez différents pour autoriser les procédés de documentation les plus variés. C'est au savant de choisir parmi toutes les méthodes celles qui peuvent le mettre sur le chemin de la découverte, quitte à les confronter ensuite entre elles, pour les contrôler et faire la preuve de la vérité.

DIVISIONS DE LA PSYCHOLOGIE ANIMALE

Pour mettre un peu d'ordre dans cette étude générale de la Psychologie animale, nous avons essayé de la scinder en deux grandes divisions :

1°. — *La Psychologie Normale*, c'est-à-dire l'Etude de l'activité psychique telle qu'elle se manifeste le plus couramment chez les animanx et dans la mesure où elle ne semble pas s'éloigner de notre psychologie normale.

2°. — *La Psychologie Anormale*, dans laquelle nous étudierons, d'une part les phénomènes anormaux, les états mentaux pathologiques, les troubles de la dégénérescence (Psycho-Pathologie) et d'autre part les manifestations chez l'animal des forces naturelles inconnues vers lesquelles s'oriente aujourd'hui une partie de la Psychologie Humaine (Parapsychologie)

PSYCHOLOGIE NORMALE

Les deux questions qui sont à la base de toute tentative de Psychologie animale ont trait à la *vie sensitive* et à la *vie intellectuelle*.

1°. — *La Bête a-t-elle la sensation* ?

2°. — *La Bête a-t-elle l'Intelligence* ?

I. VIE SENSITIVE

A. Binet a défini la sensation (1) « Le phénomène de Conscience qui succède directement à une excitation des organes sensoriels qui permet d'entrer en relations avec le monde extérieur ».

Georges Bohn (2) au contraire, soutient que le mot « Sensation n'implique pas la conscience » Quoi qu'il en soit de ces deux explications, il nous est facile d'expérimenter chez le chien tous les phénomènes sensitifs et de nous rendre compte que cet animal « perçoit », qu'il enregistre des *Impressions sensorielles spécifiques* (couleur, son, etc...) et des *Impressions sensuelles* de plaisir ou de déplaisir.

La Vue. — Suivant la disposition des organes et suivant leur mobilité, les impressions visuelles pourront varier, chez les divers animaux, mais il semble bien que tous les vertèbrés voient. On a discuté pour savoir si les animaux percevaient par exemple les variations de couleurs comme nous. Hachet Souplet a fait à ce sujet une expérience probante (3). Il dresse un chien à aboyer quand on lui montre un rectangle de carton peint en vert. Il montre alors à ce chien un rectangle blanc, si la vision du chien est la même que la nôtre, en vertu de la loi du contraste successif des impressions lumineuses, le chien devra voir le dernier carton non pas blanc, mais teinté de vert... et aboyer. C'est ce qui se produit.

(1) Binet. Eléments de Psychologie Expérimentale 1894 p. 22

(2) G. Bohn. Nouvelle Psychologie animale. p. 42

(3) Hachet-Souplet : Etude Expérimentale de Psychologie, Revue des Idées Nov. 1907.

L'Ouïe. — De même que les impressions visuelles, les impressions auditives peuvent varier chez les divers animaux, suivant la disposition anatomique des organes qui en constituent le mécanisme, mais leur existence est indiscutable. Le reflexe par excitation de l'organe auditif est même si développé chez certains mammifères qu'il suffit du moindre bruit pour provoquer le mouvement instantané de la fuite, ou éveiller leur attention.

Comme le fait remarquer le Dr. Bérillon, l'homme s'est très bien rendu compte depuis longtemps de la possibilité d'utiliser ce reflexe pour la direction des animaux domestiques. C'est par des syllabes, des interjections qu'il obtient en particulier chez le chien et les chevaux (1) la mise en action en quelque sorte automatique d'un certain nombre de reflexes moteurs.

L'ouïe de l'animal semble même mieux organisée que celle de l'homme. Quand un son est perçu, le pavillon du chien automatiquement se dresse et s'oriente vers la direction pour mieux en préciser la nature, il ne semble pas que ce reflexe d'accommodation perfectionné existe chez l'homme dont l'oreille est immobile.

L'Odorat. — Il n'est pas besoin d'insister pour mettre en évidence l'importance de ce guide merveilleux des animaux, très peu développé au contraire chez l'homme, ce qui tient d'ailleurs à l'imperfection de cet organe et à son défaut d'usage.

Le Goût. — Comme l'odorat, le goût est une impression plus sensuelle que spécifiquement sensorielle. Il existe chez tous les animaux, et les modifications que l'on rencontre, sont la conséquence de l'éducation ou des aberrations d'origine physiopathologique ou psychopathologique.

Le toucher enfin n'est pas moins développé, moins « exquis » chez l'animal que chez l'homme. Alors que nous nous accommodons fort bien du contact de vêtements superposés, il faut au chien un véritable entraînement pour supporter le frottement du petit manteau qui le gêne. Il y a sans doute une question d'habitude, mais quand on considère un cheval ou un mulet en pleine nuit, sur un terrain accidenté par exemple, comment nier cette merveilleuse adaptation du Toucher, qui a fait dire à notre Maître le Professeur F. X. Lesbre : « Le cheval voit avec son doigt ». Ne faut-il pas à l'homme frappé de cécité, un long apprentissage pour suppléer, même incomplètement par le toucher à la perte de la vue ?

Le rapide examen que nous venons de faire des facultés sensorielles et sensuelles de l'animal nous amène à une conclusion que les expériences peuvent facilement contrôler — l'animal semble bien voir, entendre, sentir, goûter, toucher, aussi bien que l'homme, quelquefois mieux. La nature de la Bête, en tant que principe de ces manifestations d'activité est donc identique à la nature de l'Homme, principe des manifestations de la vie sensitive et par conséquent : « *La bête sent.* » (1).

(1) L'emploi des mots celtiques « Huhe ! Dia ! Huhau ! pour diriger les chevaux remonte à la plus haute antiquité (note de l'auteur).

Ce premier point acquis, nous permet d'admettre, quand nous examinons l'activité qui résulte de plusieurs impressions sensorielles successives que l'animal *perçoit* et garde une impression *durable* de ces diverses perceptions. Nous abordons ainsi l'étude de la *mémoire* que certains auteurs considèrent comme un premier point de *psychisme vrai*, c'est-à-dire d'Intelligence, mais que d'autres expliquent comme une *succession d'impressions* : mémoire sensitive, si l'on veut, analogue à celle qui a fait naître le cinématographe, mais *mémoire* indiscutable que la Psychologie expérimentale peut éprouver. Le procédé le plus classique est le procédé dit : *Procédé du labyrinthe.*

Si on égare un chien à travers un labyrinthe, l'animal errera jusqu'au moment où il trouvera accidentellement l'issue. En répétant plusieurs fois cette expérience on constatera peu à peu la diminution des hésitations, du tâtonnement, jusqu'au moment où l'on enregistrera l'acte rapide, perfectionné — jusqu'au moment où le chien aura *opté* pour un itinéraire précis, direct, qu'il suivra désormais. Personne ne lui a montré le chemin, il faut donc admettre qu'il se souvient et se corrige. (2)

II. VIE INTELLECTUELLE.

L'Animal est donc capable de saisir entre elles des différences de situation dans l'espace, dans les temps et de les enregistrer. Il est capable de perception et la perception est un phénomène conscient. Comment pourrait-on interpréter autrement l'activité complexe que détermine par exemple un ordre donné à un chien par son Maître ? « Stop ! » crie le chasseur et il est difficile de voir dans ce qui suit un réflexe purement inconscient. Le chien attentif, dresse l'oreille, obéit, s'arrête. Quand le mot frappe le tympan du chien, il y a autour de cet animal

(1) J. de la Vaissière, Psychologie Expérimentale.

(2) Revue de Psychologie comparée de Bohnw et Drzeina Page 42).

J. B. Watson a essayé (Kinoesthesie and organic sensation) de montrer que l'animal *n'était pas guidé par ses facultés sensorielles, en supprimant une à une toutes les sensations.*

L'animal continuerait malgré cela à se retrouver dans le labyrinthe Watson suppose que c'est grâce aux « sensations kinesthésiques », l'explication manque de lumière et nous préférerions voir ces interventions anesthésiques précéder l'épreuve du labyrinthe au lieu de la suivre. Ce qui se passe d'ailleurs après, semblerait plutôt prouver en faveur d'une « Force Inconnue » que d'une activité purement biologique (note de l'auteur).

mille autres bruits auxquels il semble complètement étranger et qui cependant ont déterminé ou déterminent des vibrations concommittantes. Pour que la voix du chasseur détermine ce que le Dr Bérillon appelle le *réflexe verbo-auriculo-ducteur*, il faut que l'animal sache *discerner* au milieu de toutes les impressions reçues, *celle qui l'intéresse*. Il a accumulé toute une série d'impressions auditives parmi lesquelles il *reconnait* celle qui caractérise la voix de son maître. C'est ainsi que l'animal prend *conscience de sa personnalité*. On pourrait dire qu'il y a là un véritable *jugement*, mais bien plus : En entendant le mot « Stop ! » le chien obéit et s'arrête.

Il y a eu non seulement *choix* entre plusieurs impressions auditives mais *raisonnement*, véritable travail intellectuel pour comprendre non seulement à *quelle origine* peut-être rapportée le son enregistré mais à *quelle fin* il se rattache.

Cet exemple semble bien montrer que l'animal est capable d'*attention* c'est-à-dire qu'il possède cette liaison entre la conscience et la perception que le Professeur Dexler semble lui discuter. Nous pensons qu'il possède même ce que Wundt appelle l'*aperception* c'est-à-dire l'ordre d'une perception dans le souvenir des images.

C'est là, disent certains psychologues, un réflexe supérieur, une activité instinctive, résultat d'une habitude. Cependant il faut bien convenir que si cette habitude est devenue un acte automatique, elle a été à l'origine le résultat d'une *réflexion* et on est amené à admettre l'intervention de l'*intelligence*.

Que faut-il entendre d'abord par ce mot : « *Intelligence* » ? c'est dit Stephen Arnault (1) « Le reflet des réactions élaborées dans le système nerveux sans l'influence des impressions reçues. » Cette définition qui tend à définir l'intelligence comme une simple réaction de la Matière nous semble vague et incomplète. Elle nous permettrait trop facilement de plaider la cause que nous défendons ici. Le Dr Sorel (2) précise qu'on ne saurait parler d'Intelligence chez l'animal, parceque l'*Intelligence* implique la faculté de *concevoir* et de *généraliser*. « Concevoir », c'est former des idées générales et abstraites et les exprimer à l'aide de la parole ou des signes ». Il semble d'abord comme le fait remarquer H. Beaunis (3) que cette définition de la conception repose sur une erreur fondamentale. Il n'est pas nécessaire pour que l'idée générale ou abstraite existe que le langage lui donne une formule. Les sourds-muets non éduqués peuvent en effet penser parfaitement sans langage et sans signes.

Nous croyons aussi que les images visuelles peuvent tenir lieu de mots pour la formation de notions générales simples. Les choses capables de satisfaire la faim, par exemple, forment une classe parfaitement distincte dans l'esprit de tous les animaux intelligents aussi

(1) St-Arnault. L'Intelligence réaction de la Matière, p. 7.
(2) Sorel. De l'Intelligence des Bêtes, 277.
(3) H. Beaunis. Eléments de physiologie humaine, T. II, 1359.

bien que s'ils étaient capables de se servir du mot « nourriture » ou de le comprendre (1). Le chien qui a été opéré douloureusement par un confrère en blouse blanche, manifeste sa colère ou sa terreur dès qu'il aperçoit un homme ainsi vêtu. Nous n'allons pas jusqu'à dire qu'il a abstrait sous ce vêtement la qualité de vétérinaire, mais il nous semble qu'il y a là encore la formation d'une idée générale. Pour le chien l'*ennemi* c'est ici la blouse blanche. Enfin ne se fait-il pas une idée abstraite de puissance, le dogue vigoureux qui s'avance lentement, défiant ses congénères, arqué sur ses pattes solides et la mâchoire menaçante ?

Nier que les choses se passent ainsi chez l'animal, c'est nier l'induction et l'analogie, et proclamer aussi bien l'automatisme de l'homme que celui de la bête.

On nous dira qu'il n'existe aucune preuve de ce que nous avançons, puisque l'animal ne peut exprimer ses idées, mais est ce parce qu'il ne dispose d'aucun langage ou bien parce que nous ne pouvons pas le traduire ? Nous croyons au contraire que tous les animaux ont un langage qui leur est propre, qu'ils entrent véritablement en relations entre eux et que nous n'avons pas le droit de nier ce que notre ignorance ne nous permet pas de comprendre *Le langage* du chien en particulier est composé de sons gutturaux, qui se sont articulés peu à peu comme le prouvent les travaux de Flammarion. Le chien à l'origine, hurlait comme les loups, il a appris à articuler avec les hommes, s'adaptant peu à peu aux modifications d'existence, aux besoins nouveaux survenus dans sa manière de vivre et la preuve c'est que les chiens et les chats transportés en Amérique dans les forêts perdent peu à peu leur voix.

Peut-on penser que le riche vocabulaire dont nous disposons aujourd'hui est comparable aux quelques cris ou aux quelques onomatopées qu'ont du employer les premiers hommes ? C'est l'usage répété des mêmes cris dans un but déterminé qui en a rendu plus complète et plus précise la reproduction Certaines peuplades, les Tasmaniens entre autres ont encore à leur disposition une cinquantaine de mots pour exprimer toutes leurs pensées, tous leurs desirs, toutes leurs sensations et tous leurs sentiments.

Le chien d'ailleurs peut encore entrer en relations avec nous par une autre forme de langage : *La Mimique*. Il n'est pas même nécessaire de vivre en continuel contact avec un animal pour comprendre d'après les modifications de sa physionomie les changements d'attitude, la nature des sentiments qui l'agitent et nous voudrions voir le plus sceptique de nos adversaires se persuader en présence d'un chien en colère par exemple, que c'est là une manifestation purement biologique, une simple « émission du langage du corps » comme disait Flourens.

En médecine humaine d'ailleurs, malgré la tendance à la psychologie objective pure, la plupart des psychologues admettent qu'il faut tenir compte de la valeur certaine quoique objective de ce que le Pro-

(1) J. S Mill, Ch. Bastian. Le cerveau et la pensée, T. II, p. 71.

mille autres bruits auxquels il semble complètement étranger et qui cependant ont déterminé ou déterminent des vibrations concommittantes. Pour que la voix du chasseur détermine ce que le Dr Bérillon appelle le *réflexe verbo-auriculo-ducteur*, il faut que l'animal sache *discerner* au milieu de toutes les impressions reçues, *celle qui l'intéresse*. Il a accumulé toute une série d'impressions auditives parmi lesquelles il *reconnait* celle qui caractérise la voix de son maître. C'est ainsi que l'animal prend *conscience de sa personnalité*. On pourrait dire qu'il y a là un véritable *jugement*, mais bien plus : En entendant le mot « Stop ! » le chien obéit et s'arrête.

Il y a eu non seulement *choix* entre plusieurs impressions auditives mais *raisonnement*, véritable travail intellectuel pour comprendre non seulement à *quelle origine* peut-être rapportée le son enregistré mais à *quelle fin* il se rattache.

Cet exemple semble bien montrer que l'animal est capable d'*attention* c'est-à-dire qu'il possède cette liaison entre la conscience et la perception que le Professeur Dexler semble lui discuter. Nous pensons qu'il possède même ce que Wundt appelle l'*aperception* c'est-à-dire l'ordre d'une perception dans le souvenir des images.

C'est là, disent certains psychologues, un réflexe supérieur, une activité instinctive, résultat d'une habitude. Cependant il faut bien convenir que si cette habitude est devenue un acte automatique, elle a été à l'origine le résultat d'une *réflexion* et on est amené à admettre l'intervention de l'*intelligence*.

Que faut-il entendre d'abord par ce mot : « *Intelligence* » ? c'est dit Stephen Arnault (1) « Le reflet des réactions élaborées dans le système nerveux sans l'influence des impressions reçues. » Cette définition qui tend à définir l'intelligence comme une simple réaction de la Matière nous semble vague et incomplète. Elle nous permettrait trop facilement de plaider la cause que nous défendons ici. Le Dr Sorel (2) précise qu'on ne saurait parler d'Intelligence chez l'animal, parceque l'*Intelligence* implique la faculte de *concevoir* et de *généraliser*. « Concevoir », c'est former des idées générales et abstraites et les exprimer à l'aide de la parole ou des signes ». Il semble d'abord comme le fait remarquer H. Beaunis (3) que cette définition de la conception repose sur une erreur fondamentale. Il n'est pas nécessaire pour que l'idée générale ou abstraite existe que le langage lui donne une formule. Les sourds-muets non éduqués peuvent en effet penser parfaitement sans langage et sans signes.

Nous croyons aussi que les images visuelles peuvent tenir lieu de mots pour la formation de notions générales simples. Les choses capables de satisfaire la faim, par exemple, forment une classe parfaitement distincte dans l'esprit de tous les animaux intelligents aussi

(1) St-Arnault. L'Intelligence réaction de la Matière, p. 7.
(2) Sorel. De l'Intelligence des Bêtes, 277.
(3) H. Beaunis. Eléments de physiologie humaine, T. II, 1359.

bien que s'ils étaient capables de se servir du mot « nourriture » ou de le comprendre (1). Le chien qui a été opéré douloureusement par un confrère en blouse blanche, manifeste sa colère ou sa terreur dès qu'il aperçoit un homme ainsi vêtu. Nous n'allons pas jusqu'à dire qu'il a abstrait sous ce vêtement la qualité de vétérinaire, mais il nous semble qu'il y a là encore la formation d'une idée générale. Pour le chien l'*ennemi* c'est ici la blouse blanche. Enfin ne se fait-il pas une idée abstraite de puissance, le dogue vigoureux qui s'avance lentement, défiant ses congénères, arqué sur ses pattes solides et la mâchoire menaçante ?

Nier que les choses se passent ainsi chez l'animal, c'est nier l'induction et l'analogie, et proclamer aussi bien l'automatisme de l'homme que celui de la bête.

On nous dira qu'il n'existe aucune preuve de ce que nous avançons, puisque l'animal ne peut exprimer ses idées, mais est ce parce qu'il ne dispose d'aucun langage ou bien parce que nous ne pouvons pas le traduire ? Nous croyons au contraire que tous les animaux ont un langage qui leur est propre, qu'ils entrent véritablement en relations entre eux et que nous n'avons pas le droit de nier ce que notre ignorance ne nous permet pas de comprendre *Le langage* du chien en particulier est composé de sons gutturaux, qui se sont articulés peu à peu comme le prouvent les travaux de Flammarion. Le chien à l'origine, hurlait comme les loups, il a appris à articuler avec les hommes, s'adaptant peu à peu aux modifications d'existence, aux besoins nouveaux survenus dans sa manière de vivre et la preuve c'est que les chiens et les chats transportés en Amérique dans les forêts perdent peu à peu leur voix.

Peut-on penser que le riche vocabulaire dont nous disposons aujourd'hui est comparable aux quelques cris ou aux quelques onomatopées qu'ont du employer les premiers hommes ? C'est l'usage répété des mêmes cris dans un but déterminé qui en a rendu plus complète et plus précise la reproduction Certaines peuplades, les Tasmaniens entre autres ont encore à leur disposition une cinquantaine de mots pour exprimer toutes leurs pensées, tous leurs désirs, toutes leurs sensations et tous leurs sentiments.

Le chien d'ailleurs peut encore entrer en relations avec nous par une autre forme de langage : *La Mimique*. Il n'est pas même nécessaire de vivre en continuel contact avec un animal pour comprendre d'après les modifications de sa physionomie les changements d'attitude, la nature des sentiments qui l'agitent et nous voudrions voir le plus sceptique de nos adversaires se persuader en présence d'un chien en colère par exemple, que c'est là une manifestation purement biologique, une simple « émission du langage du corps » comme disait Flourens.

En médecine humaine d'ailleurs, malgré la tendance à la psychologie objective pure, la plupart des psychologues admettent qu'il faut tenir compte de la valeur certaine quoique objective de ce que le Pro-

(1) J. S Mill, Ch. Bastian. Le cerveau et la pensée, T. II, p. 71.

fesseur Bechterew appelle les « Psycho-réflexes » (1). Certains actes psychiques, dit-il, sont tellement stéréotypes dans leur apparition qu'il n'est guère possible de se tromper sur l'état subjectif qui les accompagne. Nous verrons d'ailleurs plus loin qu'il est possible d'expérimenter dans une certaine mesure cette traduction réelle de l'état psychique par les modifications physiques.

On a dit enfin que la *simulation* et surtout le *mensonge* n'existaient pas chez les animaux, le mensonge et la simulation représentant un degré élevé de l'intelligence. « Les enfants et les sots disent la vérité » selon le proverbe. Le professeur Cadéac a cependant signalé plusieurs cas de boiteries simulées et nous avons eu en clinique canine l'occasion de constater des disparitions instantanées de douleur à l'arrivée du malade à la consultation. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet qui relève plutôt de la psychologie anormale et de la psychothérapie. Il est difficile de nier déjà ces premières manifestations de la vie psychique des animaux. La psychologie expérimentale en vertu de la loi de Morgan ne peut il est vrai atteindre l'intelligence des bêtes, mais le psychologue expérimentateur « peut les placer dans des circonstances aptes à l'usage de la vie intellectuelle et examiner si l'animal manifeste alors ou non l'exercice de cette vie ». Contentons-nous donc d'enregistrer cette activité intellectuelle sans l'affirmer. Nous sommes ainsi amenés à étudier après les *phénomènes intellectuels, les sentiments* intellectuels, c'est à dire les *états affectifs qui accompagnent les opérations de l'intelligence* (2).

III. — VIE AFFECTIVE

Personne ne songe à nier que l'animal soit capable d'éprouver de la joie, de la douleur, de la reconnaissance, de l'attachement, qu'il puisse en un mot faire preuve *d'affectivité*.

Ici, encore la psychologie expérimentale, toujours jugulée par cette loi qui lui « *défend de chercher l'explication des actes animaux dans un principe intellectuel, même au titre d'hypothèse provisoire* » s'avoue impuissante à contrôler la nature de l'affectivité animale. Elle n'en a qu'une connaissance analogique. Serions-nous plus avancés si le chien disposant soudain d'un langage compréhensible nous disait : « Je suis heureux ou je suis triste ? »

Le langage parlé n'exprime pas d'ailleurs des sentiments comme l'a fait remarquer Titchener, mais seulement des idées. Si je dis « Je suis triste », je donne une idée de ma tristesse mais en somme j'ai seulement indiqué mon sentiment sans le décrire. Il n'y a qu'un véritable langage des sentiments c'est l'*exclamation* et le *geste*, et l'on peut dire

(1) Pr Bechterew. Examen psychologique des malades mentaux, p. 857.
(2) Ribot. Psychologie des sentiments, p. 359.

que le chien traduit plus facilement que l'Homme ses sentiments. La civilisation en effet nous a appris à réprimer nos sentiments par crainte du ridicule. Il y a chez nous le souci du ton, de la mesure qu'il ne faut pas dépasser. Le chien que ce scrupule n'embarrasse pas, manifeste très bien ce qu'il éprouve et il n'est pas nécessaire de connaitre parfaitement cet animal pour saisir rapidement sa mimique. Flourens soutenait que cette mimique était le « langage du corps » que tel changement de physionomie chez l'animal peut bien éveiller une idée, mais qu'il n'est pas le produit de cette idée. Alix (1) a signalé un phénomène très intéressant qui à l'encontre de l'opinion de Flourens semble posséder la valeur d'une démonstration expérimentale. Dans la Terreur on a remarqué que les modifications de la face apparaissent d'abord, puis viennent les gestes ou mouvements des membres et enfin l'émission de la voix. Le Dr A. Cullere dans « Magnétisme et Hypnotisme » affirme qu'en développant sur la face d'un cataleptique par des excitations électriques le masque de la terreur on voit bientôt les membres prendre l'attitude qui convient à ce sentiment, et réciproquement. La mimique semble donc bien être la traduction véritable des sentiments et les modifications d'attitude, de physionomie semblent bien constituer des réflexes psychiques.

La plupart des états affectifs d'ailleurs sont indépendants de la *volonté*. Faut-il pour cela conclure que l'animal est incapable de *résolution* ou d'*activité volontaire* ? Nous ne parlons pas ici de volonté métaphysique, c'est-à-dire de libre arbitre, mais de volonté psychologique. Les exemples de sympathies manifestées entre l'animal et l'homme sont d'observation courante et les cas d'attachement observés entre deux animaux ne sauraient tous s'expliquer par l'instinct, comme l'affection ou la sollicitude des mères pour les petits.

Ainsi, la vie sensitive, la vie intellectuelle et la vie affective de l'animal ne semblent guère différentes dans leurs manifestations, de la vie sensitive intellectuelle et même affective de l'Homme, envisagées d'un point de vue normal, et en tenant compte du degré de développement que ces diverses activités ont pu atteindre au cours des siècles dans l'une et l'autre espèce. Il n'est donc pas absurde de parler d'une *Activité Psychique* chez l'animal et d'envisager chez lui des actes *psycho-moteurs*, « étant entendu que les manifestations de l'activité corticale sont moins variées et infiniment moins perfectionnés chez lui que chez l'homme »(2).

(1) Alix. — L'esprit de nos bêtes p. 349.
(2) Chodel et Rudler. — Hérédité morbide et Dégénérescence. P. 42 (Act. médicale 1904).

CONSIDÉRATIONS ANATO-PHYSIOLOGIQUES DE PSYCHOLOGIE COMPARÉE

Avant d'aborder l'Etude de la *psychologie anormale*, il nous a paru intéressant de souligner que chez l'animal, l'activité psychique est liée aux mêmes caractères anatomiques et aux mêmes phénomènes physiologiques que chez l'homme.

Les actes très simples purement réflexes, sont d'origine *bulbo-médullaire*, mais les phénomènes psycho-moteurs qui impliquent nécessairement la mise en jeu de centres supérieurs d'association et de coordination ne peuvent s'expliquer que par la participation de l'écorce cérébrale.

Les expériences de Fritz et Hitzig, de Ferrier, de Bastia Charlton, ont localisé les centres psycho-moteurs chez les vertèbres supérieurs dans la région du *gyrus sigmoïde* qui d'après Brissaud (1), correspond aux *circonvolutions rolandiques* véritable zône motrice de l'homme.

Quant aux centres psycho-sensitifs, d'aprè Cadeac(2) on a réussi à en déterminer expérimentalement quelques-uns chez le chien.

Le centre cortical de la vision réside certainement dans la région occipitale. Nous avons obtenu de nombreux cas de guérison sur les chiens atteints de cécité accidentelle par congestion, en faisant à ce niveau des applications révulsives. Le centre psycho-acoustique occuperait l'extrémité supérieure du lobe temporal et son excitation provoquerait des mouvements associés de la tête et de l'oreille semblables à ceux que l'animal effectue lorsqu'il devient attentif.

Quoi qu'il en soit des théories diverses sur les localisations cérébrales, on peut encore signaler d'autres signes physiques communs à l'animal et à l'homme, auxquels semble également liée *la perfection intellectuelle*, quand on considère le cerveau d'un point de vue général, comme le centre d'élaboration de toute activité psychique.

A. — **Développement du crâne.** — Pour la simplification de ces considérations objectives, nous ne nous occuperons que du chien ou du chat. Alors qu'en psychologie Humaine des statistiques rigou-

(1) Brissaud. — Traité de Médecine T. VI (Charcot, Bouchard, Brissaud).
(2) Cadeac. — Semiologie T. II p. 130.

reuses peuvent être faites, nous ne connaissons jusqu'ici aucun travail définitif de ce genre en vétérinaire. Nous avons cependant remarqué que les *Brachicephales* (chiens épagneuls, barbets, chiens courants, braques, pékinois, japonais, bulls, carlins etc...) sont en général plus intelligents que les *Dolicho-céphales* (levriers, colleys, bergers allemands etc...) Il est toutefois évident que cette observation personnelle ne concerne que le groupe, qu'elle a un caractère global. On ne saurait à priori juger de l'Intelligence d'un chien par la grosseur du crâne.

B. — Etat du cerveau

Le résultat de nos recherches ne donne ici encore qu'un signe purement global. A. Flourens avait émis cette hypothèse aujourd'hui un peu abandonnée, que la perfection apparente de l'Intelligence est en rapport avec la surface du cerveau.

Volume. — Si l'on considère toute l'espèce animale, il est certain que l'éléphant serait mieux doué que l'âne, et celui-ci mieux doué que le chien, cependant si l'on s'en tient à la race canine, il semble que l'hypothèse de Flourens ne soit pas dépourvue de tout intérêt.

Etats de circonvolutions. — Chez l'homme Mangazzini (1) a relevé de fréquentes anomalies dans les sillons des aliénés. Quelques autopsies de chiens abattus pour méchanceté incorrigible, ou pour idiotie apparente nous ont permis de constater que les Sillons sont moins bien creusés, souvent incomplets sans que nous prétendions donner à ces observations la valeur d'une loi.

Poids. — Dubois a cherché chez l'homme et chez les animaux une relation *entre l'intelligene et une fonction du poids du cerveau.* Nous n'entrons pas dans les détails de sa méthode exposée ensuite par Girard (2) mais nous rappellerons que les travaux qu'elle a inspirés ont permis d'établir une *certaine échelle psychique* entre les différentes espèces animales, d'après leur coefficient de *cephalisation.*

C. — Qualité de la substance cérébrale.

Elle a été étudiée aussi par Girard qui donne comme élément qualitatif, lerapport de la quantité de substance grise à la quantité de substance blanche. Ici encore, les résultats varieraient comme le coefficient de céphalisation de Dubois.

(1) Mangazzini — Sillons et circonvolutions du cerveau des aliénés — Psycho-Patho A. Marie T. I 294
(2) Girard — Expression numérique de l'intelligence — T. II 291

Chimisme de la substance cérébrale. — Jusqu'à présent, les dosages constitutifs du cerveau dans diverses conditions pathologiques chez l'homme n'ont abouti, d'après le Dr A. Marie, à aucun résultat certain. Les seules indications de quelque valeur se rapportent à la répartition des principes isolés—notamment de l'eau — et aux *produits solubles* dans l'éther. Ces dernières matières correspondent au développement fonctionnel de l'organe. Elles existent donc en proportion minime chez le nouveau-né ou chez l'embryon. Il serait interessant de rechercher parmi les vertébrés supérieurs normaux, qu'elles sont les quantités respectives de matières solubles et de comparer pour une même espèce, l'espèce canine par exemple, les résultats, enregistrés sur des sujets.

1°. — à l'intelligence normale,

2.° — à l'intelligence développée

3°. — à l'intelligence morbide.

Il est intéressant de noter d'après Bibra et Schlossberg que la quantité de graisse que le cerveau contient dans cent parties de sa substance devient de plus en plus petite que l'on descend plus bas dans l'échelle animale.

D'après ces mêmes auteurs *laquantité d'eau* varie en raison inverse du degré du développement intellectuel. Le cerveau de l'animal et le cerveau de l'homme, contiennent la même quantité d'eau pendant la vie fœtale, mais le cœfficient de déshydratation tombe au fur et à mesure que s'effectue la *myélinisation* : allitération, par développement cérébral physique ou psychique.

PSYCHOLOGIE ANORMALE

I. VIE SENSITIVE

Nous avons vu que *La sensation* était le point de départ de tout phénomène *réflexe* conscient ou inconscient. Chez l'animal comme chez l'homme on enregistre des troubles des sens, qui déterminent des perversions dans la perception.

La vue peut être l'objet de troubles pathologiques tels la myopie et la presbytie qui sont actuellement très décelables en Médecine vétérinaire et entrainent ou peuvent entrainer des troubles mentaux comme la peur, l'hésitation etc... Nous sommes aussi autorisés à soupçonner l'existence d'anomalies dans la perception visuelle. Le Daltonisme en Médecine humaine est souvent une trouvaille fortuite, or l'expérience de Hachet Souplet a montréque le chien percevait les couleurs comme l'homme les perçoit normalement. Pourquoi n'y aurait-il pas au même titre des chiens atteints de daltonisme ?

L'ouïe : L'Acuité auditive si fréquente chez les animaux est quelquefois si sensible chez les sujets nerveux, qu'elle devient pathologique Elle diminue avec l'âge comme chez l'homme et la surdité, les bourdonnements d'oreille consécutifs au catarrhe auriculaire, aux otites diverses, sont de la clinique de tous les jours Comme chez l'homme, la surdité est souvent liée à l'albinisme, et nous avons personnellement remarqué que presque tous les chats de robe blanche sont sourds.

L'odorat : Héréditaire, congénital ou acquis, l'absence totale de flair, ou le « manque de nez » chez le chien sont de connaissance commune. Comme chez l'homme, cette tare est souvent liée à des affections aigües ou chroniques des premières voies respiratoires, et les perversions olfactives sont fréquentes.

Le gout. L'étude des aberrations du goût en Médecine Vétérinaire est l'objet de recherches toutes particulières. L'Education, la Civilisation, la culture en un mot ne sauraient intervenir dans leur étiologie que

pour une part infime. Le Pica très répandu chez nos animaux est presque toujours sous la dépendance d'affections gastriques ou parasitaires, mais il est souvent lié à de véritables troubles psychiques.

Le toucher. Les altérations du toucher font plutôt partie des troubles de la sensibilité générale que Cadéac (1) divise en *superficielle* (sensibilité tactile, sensibilité douloureuse, sensibilité thermique) et en *profonde* (sensibilité musculaire et sensibilité douloureuse) Les troubles du toucher sont donc liés aux troubles de la sensibilité générale, c'est-à-dire à l'état d'hypéresthésie ou d'anesthésie des nerfs et des centres nerveux (2) La Médecine Vétérinaire offre peu de documents à ce sujet : On peut citer toutefois l'*Hypéresthésie* du bout du nez à la piqûre dans le tic de l'ours chez le cheval, l'*Anesthésie* des lèvres et des barres dans le tic de lechage et l'*Hypoesthésie* cutanée dans le tic en l'air et à l'appui (3).

II. VIE INTELLECTUELLE

Comme chez l'homme nous avons vu que les sensations normales déterminaient chez l'animal des perceptions normales et des jugements physiologiquement sains. Comme chez l'homme la vie Intellectuelle et la vie affective anormales de l'animal peuvent être liées d'abord à des troubles sensoriels, ou a des fausses perceptions. Parmi les troubles Psycho-sensoriels il faut placer en premier lieu les **Hallucinations** souvent observées chez le chien, et que Cadeac définit « un trouble psychique caractérisé par une sensation sans objet. » Notre Maitre a particulièrement étudié les hallucinations sensorielles produites chez les animaux par les *essences excito-stupéfiantes*, la sauge, l'absinthe déterminent des rêves terrifiants avec accès de colère furieuse et de méchanceté. La lavande, l'angélique produisent des visions qui glacent les chiens d'épouvante, l'origan et la menthe des hallucinations du flair au cours desquelles l'animal chasse un gibier imaginaire.

Les abcès rabiformes. ont une importance plus considérable puisque, observés plus particulièrement chez le chien ils peuvent être confondus avec les accès de rage vraie : l'Epilepsie, l'Empoisonnement par la tanaisie, la maladie du jeune âge, les corps étrangers du tube digestif, les affections vermineuses en sont les causes les plus connues.

---

(1) Cadeac loc. Cit. P. 275.

(2) Ch. Richet l'homme et l'Intelligence. P. 409.

(3) Chomel et Rudler. De la Dégénérescence chez l'animal (nouvelle Iconographie de la Salpêtrière 1904).

Le délire est une perversion des fonctions psychiques résultant d'un trouble matériel des circonvolutions cérébrales. Par congestion anémie, lesions de nutrition, intoxications, variations de la température etc.. Expérimentalement il est facile de provoquer *le délire* chez le chien en le soumettant à l'action des anesthésiques (chloral, éther chloroforme) ou des stupéfiants (cocaïne, héroïne, morphine). Ce que l'on constate chez le chien est en tous points semblable à ce qui se passe dans les mêmes conditions chez l'homme. On ne saurait interpréter autrement les phénomènes inconscients de gémissements, de mouvement déréglés, de réveils brusque que l'on constate chez le chien endormi.

Nous verrons plus loin les conséquences que détermine l'intoxication des centres nerveux par l'alcool et les essences chez le chien. Nous allons voir que la Folie revêt chez les animaux des formes aussi nombreuses et aussi diverses que chez l'homme. L'Homme ivre, l'aliéné, l'épileptique, perdent graduellement ou soudainement la puissance directrice de l'attention et de la volonté (Cadeac). Admettre que le chien est capable de présenter les troubles mentaux correspondants du délire, de l'ivresse et de la folie, c'est donc admettre indirectement qu'il est capable d'*attention* et de *volonté*.

Nous pensons que la Psychologie animale et la Psychiatrie Vétérinaire sont deux Sciences sœurs qui ne sauraient progresser individuellement sans le secours l'une de l'autre. C'est pourquoi nous nous attachons à mettre en lumière les facultés individuelles de l'animal, en apportant notre humble contribution à l'étude de ses psychoses.

Les Folies animales

La rage cette intoxication toute particulière des centres nerveux est trop connue des médecins et de nos confrères pour que nous évitions de reproduire ici tout ce qui a été dit sur cette folie spéciale.

Sans prétendre aborder la psychiatrie vétérinaire par les méthodes humaines de psychanalyse, nous pouvons cependant signaler chez le chien l'existence de véritables psychoses encore mal connues parmi lesquelles : *La Folie d'origine traumatique.*

La commotion cérébrale s'accompagne de stupeur, d'aboulie, d'hébétude et souvent de confusion mentale : l'accidenté ne reconnait plus son maitre se désintéresse de tout ce qui se passe autour de lui. Il n'est pas rare de noter dans la symptomatologie, du mystagmus et de la congestion de la sclérotique.

L'Epilepsie peut aussi survenir à la suite de traumatismes craniens.

La névrose traumatique (histero neurasthénie traumatique de Charcot) semble bien exister aussi chez l'animal. Elle s'observe chez les chiens qui ont subi un accident occasionnant un violent ébranlement physique (accident d'autos en particulier). Elle est caractérisée par des troubles somatiques : Tremblements, paralysies, hyperesthésie, anesthésie, troubles oculaires etc..).

Nous pouvons citer encore quelques cas indiscutables de *névrose traumatique par ébranlement moral*. L'observation type est la suivante : Un petit chien parfaitement choyé, très affectueux et en parfaite santé entre en pension à l'hôpital. Les premiers jours il est inquiet, aboie, gratte furieusement les barreaux de sa cage, importune tout le monde de ses plaintes et de ses cris. L'infirmier après avoir essayé en vain les caresses, la persuasion, fait claquer son fouet pour intimider son pensionnaire, élève la voix, le gronde fortement. Le chien terrorisé gagne le fond de la cage, se tait et tombe les jours suivants dans un état très net de prostration, ahurissement, yeux mi-clos, inappétence totale et mutisme parfait. On note souvent de l'automatisme incessant et des caractères somatiques curieux : Tachycardie, phosphaturie, glycosurie etc.. Il semble qu'il y ait ici comme en Médecine humaine le résultat de modificatioas histologiques des centres nerveux : disjonction subite et plus ou moins durable des neurones. On prévient en effet le propriétaire qui fait reprendre son chien et les phénomènes s'amendent. Un léger exercice quotidien, un régime diurétique et rafraichissant complètent la guérison qui ne tarde pas à survenir.

Influences physiques. — Des troubles cérébraux peuvent encore être déterminés par l'action de la chaleur. Ils sont consécutifs aux insolations en été et au séjour prolongé auprès du calorifère ou même du radiateur, en hiver. Nous les avons souvent constatés chez le chat et les chiens de petite taille, qui présentent surtout des paralysies a calore.

Influences biophysiologiques. — Les affections les plus fréquentes de cet ordre sont : l'abattement ou la *mélancolie* des étalons surmenés, la folie périodique des chiennes, les *troubles mentaux hystériques* liés à des anomalies ou à des maladies de l'ovaire, les *psychoses de la lactation* chez les lices débilités par l'allaitement, le *gâtisme sénile* que l'on ne rencontre guère que chez le chien d'appartement, à cause de la longévité relative accordée par son maître à ce fidèle compagnon du Foyer.

Enfin il convient de citer les *perversions sexuelles* dans l'éclosion desquelles la dégénérescence héréditaire peut jouer un grand rôle, mais qui sont aussi quelquefois la conséquence de circonstances particulières. Beaucoup de chevaux arabes vivant isolés de juments deviennent homosexuels encore qu'on ne puisse dire qu'il y ait psychose proprement dites. Cependant le satyriasis, la nymphomanie ne sont

pas rares en Médecine canine. On a signalé encore des cas de copulations « muliéro-canines ». Certains auteurs n'admettent pas qu'il y ait perversion de la sensation sexuelle physiologique de l'animal, mais conséquence du dressage et de la sociabilité humaine. Il existe cependant deux intéressantes observations de Villemin, l'autre de Cadiot, sur le cas assez curieux de chiens coïtant des gallinacées. Dans l'observation de Villemin une seule poule supportait l'attaque avec résignation dans celle de Cadiot une poule semblait partager le plaisir du chien qu'elle allait elle-même jusqu'à provoquer.

L'autorité de ces deux auteurs nous semble suffire à prouver qu'il y a bien chez le chien des variantes pathologiques de la sensation sexuelle.

LA DÉGÉNÉRESCENCE CHEZ L'ANIMAL

Les troubles psychiques que nous venons d'examiner sont des perturbations symptômatiques pour la plupart d'états aigus ou d'affections accidentelles, mais l'intelligence de l'animal envisagée d'un point de vue plus général, présente encore un autre point commun avec l'intelligence humaine.

Le dressage, la sociabilité, l'éducation, montrent que le *psychisme normal* de la bête est susceptible de *perfection*. Rûdler et Chomel ont prouvé que le *psychisme anormal* pouvait être l'aboutissant de la *dégénérescence*. C'est avec eux que l'idée de la dégénérescence a fait son apparition en Médecine Vétérinaire. En empruntant aux divers travaux que ces auteurs ont bien voulu nous communiquer, les matériaux de notre étude, nous ne saurions mieux leur rendre hommage et mieux montrer l'influence de leurs recherches sur les progrès de Psychologie animale.

La Dégénérescence n'appartient pas à un état pathologique particulier. Sous ce nom on envisage en Médecine Humaine l'hérédité morbide ou pathologique et Morel et Magnan (1) constatent que des stigmates physiques et des stigmates psychiques en constituent les signes distinctifs.

Le Dr Chomel empruntant à M. J. Seglas (2) sa méthode descriptive de « semiologie des affections mentales » a montré le premier en Médecine Vétérinaire que des malformations physiques et des symptômes physiologiques accompagnent souvent les signes psychiques de la dégénérescence chez le cheval. Nous avons cru devoir respecter ce plan lumineux pour l'étude correspondante chez le chien.

A) SIGNES MORPHOLOGIQUES OU STIGMATES PHYSIQUES DE DÉGÉNÉRESCENCE

On peut comprendre dans cet exposé les malformations de la tête, du tronc et des membres.

(1) Morel. — Dégénérescence Humaine. Magnan. Maladies mentales 1891.

(2) J. Séglas. — Examen des aliénés et des idiots. (Salpétrière 1894) 683 et suivant.

Tête : La mensuration est assez difficile chez nos malades mais il est permis de signaler des *anomalies de volume* comme la microcéphalie chez certaines races et l'hydrocéphalie chez les jeunes chiens. Les *anomalies de forme* sont plus faciles à rechercher : La *plagiocéphalie* (aplatissement et asymétrie cranienne) signalée chez les chevaux tiqueurs (Chomel) est très fréquente chez les chiens épileptiques. Chaque fois d'ailleurs que nous avons rencontré des cas d'asymétrie du crâne, les commémoratifs nous ont montré que cette anomalie était liée à des troubles psychiques. Les *asymétries de la face* (forme, direction, dimensions) elles non plus, ne sont pas toujours dûes au croisement puisque selon Cornevin (3) « elles se perçoivent sur des sujets que tout permet de considérer comme purs ». L'inspection du visage permet de déceler le « strabisme facial » c'est-à-dire les déviations de la mâchoire inférieure, les *irrégularités de la bouche* ; l'atrésie ou la largeur exagérée sont assez rares mais on rencontre souvent, surtout chez les pékinois, les Bulls, les terriers, les griffons belges, du prognathisme, généralement inférieur. Avant la connaissance de ces stigmates physiques de dégénérescence, cette anomalie était même recherchée dans les concours officiels, alors qu'elle semble constituer plutôt une tare.

Les malformations que l'on enregistre dans les organes *des sens* ont un intérêt relatif au point de vue psychologique, en raison des mutilations fréquentes. Il faut noter cependant la valeur sémiologique de certains troubles fonctionnels du pavillon de l'oreille entre autres : Le chien mou, apathique à l'oreille inerte et tombante. Le chien peureux ou craintif a toujours les oreilles en mouvement. L'oreille enfin toujours agitée chez les aveugles est au contraire immobile chez les sourds. Les *yeux* du chien dégénéré peuvent présenter de la cataracte congénitale, de la paralysie ou de l'hypertrophie du corps clignotant, de la microphtalmie ou de l'hydrophtalmie. Nous croyons enfin que l'ectropion et l'entropion, quand ils ne sont pas accidentels comme chez les chiens de chasse, constituent comme en Médecine Humaine, des signes fréquents de dégénérescence.

Tronc et membres. — Les dépressions thoraciques chez le chien sont assez courantes. Les déviations de la colonne vertébrale exceptionnelles chez le cheval, d'après Chomel sont fréquentes chez le chat. Nous avons constaté plusieurs cas de scoliose et de ciphose congénitale héréditaires. Les membres arqués, tordus sont de l'observation de tous les jours, en particulier chez les pékinois, les japonais et les petites races miniatures que l'on obtient par consanguinité. Il faut enfin citer les doigts supplémentaires, les doubles et triples ergots que l'on rencontre de façon commune chez le chien dit berger allemand en particulier.

Les anomalies des **organes génitaux** semblent aussi liées sou-

(3) Cornevin. — Zoologie Générale 1891. P. 748.

vent aux fonctions psychiques anormales. Les cas de méchanceté des chiens et des chats monorchides sont classiques. Nous avons rencontré chez un chien de quatre ans, très nerveux, irritable à l'excès considéré en un mot par son propriétaire comme « un peu fou » une curieuse anomalie. Le sujet monorchide venu au monde avec oblitération du fourreau et imperforation de l'urèthre avait été opéré par un confrère américain.

B) SYMPTOMES SOMATIQUES OU STIGMATES PHYSIOLOGIQUES

Ces stigmates sont mal connus en médecine canine, on peut cependant les classer en :

1° **Troubles du système nerveux**, parmi lesquels ils faut ranger les troubles de la motilité, les allures irrégulières non acquises, l'exagération du reflèxe lombaire, le peu de résistance du dynamomètre caudal au soulèvement, les phénomènes d'anesthésie ou d'hyperesthésie.

2° **Troubles des fonctions génésiques**, dont nous avons parlé à propos des perversions sexuelles et auxquels il faut ajouter l'*onanisme* fréquent chez les chiens d'appartement.

3° **Troubles des fonctions digestives**. Les tics nombreux que l'on rattache chez le cheval à l'aérophagie n'ont pas été étudiés chez le chien. Nous avons pourtant enregistré des stéréotypies de léchage et des observations de « pica » chez des chiens parfaitement nourris et troubles psychomoteurs qui constituent bien un syndrôme de dégénérescence.

C) SIGNES PSYCHIQUES

Les stigmates psychiques des héréditaires comme les stigmates psychiques symptomatiques de troubles aigûs sont encore représentés chez le chien comme chez l'homme par des altérations du caractère, des *perturbations de l'intelligence* et de la *volonté*. La tare psychique quelle que soit son origine, coïncide alors avec une hérédité chargée et avec des stigmates physiques de dégénérescence.

On peut successivement comprendre dans cette étude :

1° « **Les troubles de la mimique** ». Ces troubles psychiques sensitifs peuvent s'exprimer par de l'agitation, de l'égarement, de la défiance, des phobies visuelles et auditives ou bien par de l'apathie, du

dégoût, de la nonchalance. Ils peuvent être observés surtout chez les races de taille minuscule, obtenus par des sélections d'avortons, de dégénérés de plus en plus petits, les toy-terriers, et certains brabançons en particulier.

2° **Les actes impulsifs surtout** s'ils sont fréquents, sans utilité et irrésistibles constituent aussi des stigmates de dégénérescence. On les observe souvent chez le chien peureux ou méchant ; certains mordent tout ce qui passe à portée de leurs crocs. Nous connaissons un chat de Perse (à M. G. Derys) que son maitre seul peut caresser et qui sans raison se jette sur les jambes des dames qu'il lacère de quelques coups de griffes rapides et furieux. Chez ce malade, cet acte impulsif que rien n'a pu corriger, se complète d'ailleurs d'autres troubles correspondants du caractère et de la volonté.

3° **Troubles du caractère et de la volonté**. — Dans l'exemple précédent, nous avons examiné l'action de la volonté uniquement *motrice*. Il existe d'autres troubles qui se rapportent plus spécialement à l'affaiblissement du pouvoir général de synthèse psychique. La volonté peut être diminuée (paresse, hésitation) ou même supprimée. On enregistre des *inégalités de caractère* qui aboutissent à une sorte de démence fonctionnelle héréditaire. C'est le cas de ce chien de chasse merveilleux pendant une heure et qui subitement, sans explication possible se couche et se désintéresse de tout le gibier qui passe, malgré les corrections ou les ordres de son maitre.

Il faudrait signaler aussi les *hallucinations psycho-motrices*. On a invoqué l'idée de persécution chez le cheval emballé. Certains levriers russes, d'apparence normale, après avoir mordu pour une raison quelconque, ont déchiré furieusement la personne blessée, comme pris d'une véritable folie sanguinaire.

La *méchanceté* précoce et permanente dénote encore une profonde perturbation mentale souvent héréditaire. L'*hystérie* enfin très répandue chez la chatte et chez la chienne, quand elle n'est pas liée à des troubles de l'ovaire semble bien constituer une forme de déséquilibre nerveux véritable psychose à laquelle aboutit l'*hérédité nerveuse accumulée*.

Tous ces stigmates physiques, physiologiques et psychiques de la dégénérescence ne se présentent pas avec la même intensité, avec la même égalité. C'est ce qui a permis à Chomel et Rudler, de supposer qu'il existe chez l'animal comme chez l'homme, des *dégénérés supérieurs* avec un maximum de signes psychiques et des *dégenères inférieurs* avec un maximum de signes anatomiques.

L'HÉRÉDITÉ PSYCHOLOGIQUE

A) HÉRÉDITÉ NORMALE :

Aucun sentiment, aucune idée ne se manifeste que comme le résultat d'une force physique qui se dépense pour le produire ; la sensation, la perception, l'association des sensations et des images, l'habitude, la mémoire, en un mot *toutes les modalités de l'esprit sont indissolublement liées aux conditions organiques*. Chez l'homme comme chez l'animal, celles-ci sont reconnues comme héréditaires. Il s'en suit fatalement que les aptitudes intellectuelles doivent l'être aussi. C'est en vertu de l'*hérédité psychique* que le chien alors même qu'il est nourri abondamment, continue à cacher ses aliments. C'est par suite de l'hérédité que « Bon chien chasse de race ». C'est en vertu de ce même principe que le jeune chien issu d'ancêtres dressés de longue date à la chasse du Pecari ne se fait pas dévorer à sa première chasse comme des chiens ordinaires. Il est né tacticien.

L'étude de l'hérédité psychologique présente donc le même intérêt que les recherches faites sur l'hérédité physiologique et nous verrons plus loin que les applications pratiques que l'on peut en retirer sont de la plus grande importance, vis à vis même de cette connaissance de l'hérédité physiologique sur laquelle elle s'appuie et qu'elle complète.

Il serait impossible d'expliquer le développement intellectuel relativement rapide des animaux comme des hommes, si l'on niait la transmission héréditaire d'un ensemble de prédispositions psychiques initiales, d'un état congénital d'ébauches mentales, d'adaptation quelconque enfin à la vie intellectuelle. Les instincts, les tendances, constituent cette armature indispensable, mais au cours de l'existence successive des individus, il survient des changements de vie, de milieu, de climat qui entraînent obligatoirement des modifications physiologiques et par répercussion psychologique. « Elles retentissent, dit Le Dantec sur la substance constitutive de l'individu, de manière que cette substance soit elle aussi adaptée à un nouveau genre de vie, dans un organisme nouveau, et la modification réalisée devient héréditaire ». (1)

Nous avons vu que l'intelligence des animaux était susceptible de

(1) Le Dantec. Les Influences ancestrales p. 137.

perfectibilité et de dégénérescence. Ces deux modifications de l'esprit de la race à travers les individus sont la matière même de la question de l'hérédité psychique animale. Dans la pratique d'ailleurs on contrôle que telle qualité intellectuelle du chien se retrouve dans toute sa descendance, et cela a permis la création des races diverses de chiens courants, de chiens d'arrêt, de chiens de garde. Il en est de même en Psychopathologie.

B) HÉRÉDITÉ ANORMALE.

La transmission des troubles mentaux et des troubles nerveux par voie d'hérédité est définitivement admise depuis 1857 (Morel, Lucas, Moreau de Tours), en Médecine Humaine. En Médecine Vétérinaire où le champ expérimental est plus hospitalier, Brown Séquard a pu démontrer que l'épilepsie produite par section ou par irritation de la moëlle vers la 10e dorsale était héréditaire. Le Professeur Marro de Turin, a obtenu le même résultat par section du nerf sciatique chez les cobayes (1) Le Professeur Cadeac signale de même que les chiens devenus épileptiques à la suite de traumatismes cérébraux pouvaient engendrer des épileptiques.

Il en est de même des troubles mentaux ou nerveux consécutifs à l'infection, au surmenage ou à l'intoxication Peut-être n'y a-t-il pas, à proprement parler, transmission héréditaire de la tare psychique, mais prédisposition héréditaire sous l'effet d'excitations *accidentelles*, *toxiques* ou *infectieuses* secondaires. La Psychose se développera ensuite.

Le surmenage : La mauvaise nourriture, un dressage mal compris, les mauvais traitements, peuvent suffire à déterminer des troubles psychiques chez les jeunes animaux dont l'hérédité psychologique est chargée.

2) L'intoxication : En Médecine Humaine, l'alcoolisme l'abus des stupéfiants jouent un grand rôle dans l'étiologie de la Pathologie mentale. Chez l'animal, *l'alcoolisme* a été étudié par Dujardin Baumetz Joffroy et Serveaux, Magnan et Laborde, et surtout par Cadeac et Meunier (2). Ces deux auteurs s'étaient déjà attachés à montrer que les plantes aromatiques qui composent le vulnéraire (3) font de ce breuvage un poison plus dangereux encore que l'alcool et nous avons parlé

(1) Marro. Evolurion psychologique humaine à l'Ecole Pubère 1912 p. 771.

(2) Cadéac et Meunier Contribution à l'Etude de l'alcoolisme, 1892.

(3) Absinthe, Hysope, Fenouil, Rue, Romarin, Lavan, de etc...

des effets saisissants de l'intoxication par les essences chez le chien. Avec l'alcool ils ont obtenu aussi des troubles moteurs et sensitifs édifiants, mais moins rapides et moins étendus. Ce sont enfin MM. Mairet et Combemal (1) qui ont démontré l'influence certaine de l'alcoolisme sur la dégénérescence héréditaire. Ils ont intoxiqué par l'alcool une chienne qui était pleine. Cette bête intelligente et de pure race mit au monde des chiens peu intelligents. Prenant une chienne de cette portée, ils ont continué à l'intoxiquer à son tour et elle a donné naissance à des chiens difformes et absolument inintelligents. La science a d'ailleurs mis hors de conteste que le simple état d'ivresse accidentelle au moment de la génération suffit pour transmettre des caractères dégénératifs (2).

En médecine canine, on aurait tort de sourire de cette étiologie possible dont il faut tenir compte surtout chez les chiens d'appartement souvent friands dès leur tout jeune âge, de boissons apéritives et de liqueurs que leurs maitresses se font un jeu de leur voir laper avidement.

Les stupéfiants jouent aussi un rôle en vétérinaire speciale, qui pour ne point présenter une fréquence comparable à celle des hommes, n'en est pas moins à considérer. Les troubles psychiques provoqués chez le chat par la morphine ont amené le Professeur Dexler (3) à admettre l'existence d'hallucinations visuelles chez cet animal comme chez l'homme tant l'évolution des symptômes considérés est univoque. Au cours de la maladie du jeune âge sous la forme nerveuse, les crises épileptiformes présentent quelquefois une telle violence, un cortège symptomatique si alarmant (cris, hurlements, convulsions, etc.) que nous avons recours à l'injection de chlorydrate de morphine, autant pour calmer les angoisses de la cliente que l'apparente douleur du malade. Si cette pratique devient quotidienne, le chien ne tarde pas à devenir morphinomane. Il maigrit, devient indifférent, présente des troubles du caractère et de la volonté, souvent une démarche hyenoïde et meurt presque irrémédiablement, même si l'on a cessé l'administration du médicament. Dans deux cas exceptionnels de guérison, les jeunes chiens issus de ces anciens intoxiqués, sont morts de bonne heure après une seule crise nerveuse soudaine et rapide. Notre confrère M. L. nous a par ailleurs relaté le cas suivant : Il avait eu l'occasion de soigner pendant longtemps des levriers russes qui présentaient tous les deux ou trois mois des troubles mal définis : inappétence, alternatives de somnolence et d'irritabilité anormale. Les deux barzoïs entraient à l'hôpital et sortaient parfaitement guéris après quelques jours de paddock et de régime lactohydrique. On n'avait jamais réussi à élever un seul de leurs produits. L'expérience se renouvella pendant deux ans sans qu'aucun diagnostic étiologique ait pu être posé. Un jour, sur rendez-vous pris la veille, M. L... eut la surprise d'arriver chez son client en pleine descente de police : La découverte d'une fumerie d'opium dans laquelle le couple de barzoïs séjournait presque constamment avait enfin permis de trouver la clef de l'énigme.

(1) Mairet et Combemal, C. *Acad. Sciences* 1888.
(2) Marro, loc. cit. 771
(3) Dexler, loc. cit. 754

C) INFECTIONS MICROBIENNES

Il semble que la *Tuberculose* joue en Médecine animale un rôle moins fatal qu'en Médecine Humaine, mais la *maladie du jeune âge* parait bien être en Psychiatrie Vétérinaire le triste correspondant étiologique de la Syphilis chez l'Homme quant à la fréquence.

Telles sont les principales causes prédisposantes de la déchéance psychique chez le chien. Toutefois, l'alcoolisme, l'abus des stupéfiants, la Tuberculose même ne sont pas assez répandus en Médecine Vétérinaire pour que l'on puisse songer à expliquer l'arrêt du développement mental des animaux par le concert de tous ces facteurs héréditaires, comme a essayé de l'établir Mlle de Manyuszenska en Médecine Humaine (1)

(1) Manyuszenska. Thèse de Lausanne 1914.

CAUSES PRINCIPALES DE L'ARRÊT OU DU RETARD DU DÉVELOPPEMENT MENTAL DES ANIMAUX

1°. — **L'Hérédité** joue évidemment un rôle important dans l'arrêt du développement mental des animaux, ou plus exactement dans le degré d'infériorité intellectuelle que l'animal présente par rapport à l'homme.

On ne trouve pas, il est vrai, chez le chien, ce dernier degré de dégénérescence que représente, l'idiotie chez l'homme, mais si la sélection permet de régénérer l'espèce animale depuis que la zootechnie est née, il faut songer que la *Consanguinité* a été au cours des siècles, et est encore la règle la plus répandue dans la reproduction animale, or la consanguinité en vertu même du principe de l'hérédité est une arme à double tranchant. Elle permet de conserver les qualités psychophysiques mais elle risque aussi de transmettre les tares accidentelles ou pathologiques qui peuvent survenir chez tel on tel individu. Elle risque même de les aggraver au cours du développement de la race. On peut donc se demander si la consanguinité n'est pas pour une grande part dans le retard du développement intellectuel de la Bête.

La consanguinité est un écueil au point de vue de l'hérédité psychologique, mais il est d'autres opérations en Zootechnie générale qui présentent les mêmes dangers : En premier lieu le *Croisement* qui est l'accouplement de deux individus de même espèce, mais de race différente. C'est une opération délicate qui amène souvent de graves mécomptes. En élevage canin, le cas le plus caractéristique est le croisement du chien de berger et du Loup qui a donné naissance au métis « chien-loup », si répandu. Les opérations de métissage pratiquées d'une manière inconsidérée pour la production intensive de cette variété de chiens ont accentué le conflit heredo-atavique. C'est ce qui explique les sujets décousus, les types déréglés que nous rencontrons si souvent en clientèle : peureux, sournois, méchants ou déséquilibrés dont l'élevage est si difficile parcequ'ils sont les meilleurs candidats à l'épilepsie, l'encephalo-myélite, la méningo-encéphalite, à toutes les affections nerveuses et à toutes les formes de psychoses infectieuses ou essentielles.

2°. — Il faut ensuite faire intervenir pour expliquer l'infériorité

psychique de l'animal un deuxième facteur que les psychologues semblent avoir quelque peu dédaigné : C'est la question de la **Longevité des hommes par rapport aux animaux**. Les vertébrés supérieurs vivent en général bien moins longtemps que l'homme. Nous avons pris comme sujet d'étude le chien : Le chien a une existence d'une durée moyenne de 10 ans, c'est à dire le 1/6 environ de la vie humaine. S'il n'y a, comme nous le pensons qu'une différence de degrés entre l'intelligence de l'homme et celle de la bête, ne peut-on l'expliquer par la durée restreinte de la vie animale ?

Antérieurement aux époques historiques, les Hommes qui étaient contemporains des grands Mammouths ont vécu dans le plus grand état de simplicité et de barbarie imaginable. Peu à peu, avec les besoins matériels et sociaux le langage articulé a fait chez eux son apparition amenant en même temps un accroissement du développement cérébral. Les siècles ont succédé aux siècles et l'évolution mentale s'est produite lentement, liée à de lentes modifications anatomiques et physiologiques. C'est d'ailleurs une loi de physiologie qui dit « qu'au fur et à mesure qu'on s'élève dans l'échelle zoologique et que le cerveau se développe et acquiert plus d'importance dans les fonctions psychiques, on voit la zône motrice s'étendre et se subdiviser en centres plus nombreux et mieux spécialisés. » (1)

L'homme cependant vivait de longues années, cent ans même si l'on s'en rapporte aux études de l'âge préhistorique et le chien avait atteint la vieillesse quand l'homme était encore en plein développement. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que dans une durée six fois moindre, le chien n'ait pu atteindre le degré d'épanouissement intellectuel que nous possédons aujourd'hui, on pourra signaler à l'encontre de cette idée que l'éléphant par exemple vit 150 ans et même d'avantage (2), mais il convient de remarquer que contrairement au chien, l'éléphant ne lègue jamais à des générations successives aucun de ces développements si remarquables de ses facultés intellectuelles, puisqu'il ne se *Reproduit pas en captivité*, or ce n'est pas à l'état sauvage qu'il pourra, par une série de progrès continus, d'adaptations nouvelles aux conditions de la sociabilité humaine, étendre les facultés psychiques que l'hérédité doit acquérir et transmettre. Ce but est le résultat de l'*Education*.

---

(1) Hedon. Physiologie, p. 432
(2) Ch. Bastian. Le cerveau organe de la pensée T. 1 p. 249

ROLE DE L'ÉDUCATION

EN PSYCHOLOGIE ANIMALE

L'hérédité psychique est certaine, mais en vertu de la *Loi du retour à la médiocrité* (1) il faut fixer les caractères acquis pour qu'ils deviennent héréditaires. C'est pourquoi l'évolution mentale ne peut être que lente et ne peut se faire sans l'Education.

L'Education n'est pas la source du psychisme, mais elle est le facteur premier de l'évolution intellectuelle. Peut-être même est-elle plus importante que le psychisme lui même. Si l'on compare par exemple les singes anthropoïdes à l'homme, il est facile de constater la ressemblance anatomique biologique et physiologique qui existe entre le cerveau du singe et le cerveau humain. Bien plus, l'organisme du singe est la reproduction presque fidèle de l'organisme de l'homme cependant le *Chien* est arrivé à un degré d'intelligence incontestablement supérieur à l'état des facultés mentales du singe. C'est parceque les *Individus* de l'espèce canine ont depuis trés longtemps vécu au contact de l'homme sous l'influence de l'éducation des individus les aptitudes et l'organisation cérébrale de la *Race* se sont modifiées. Il faut toutefois convenir que l'éducation n'aurait jamais profité au chien autant qu'on le constate, si cet animal n'avait point été doué d'une plasticité d'organisation et d'un pouvoir d'attention d'une nature identique à celle de l'Homme.

L'éducation n'est pas évidemment le seul facteur nécessaire mais son influence est facile à mettre en évidence. Les facultés du chien sauvage en effet ne diffèrent pas beaucoup de celles du Loup et sous presque tous les rapports elles mêmes sont inférieures aux facultés des autres animaux dont les ancêtres se sont élevés par leur association avec l'Homme.

(1) Ch. Debierre. L'Hérédité p. 17

INDICATIONS PRATIQUES DES

CONNAISSANCES PSYCHOLOGIQUES

Les lois de l'*hérédité psychologique* ne sont pas encore nettement définies, l'*hérédite* peut se faire par hérédité *directe* ou *individuelle* des ascendants, par l'Hérédité *en retour* (atavisme) par l'hérédité *consanguine* etc...Ce qui est certain c'est qu'elle existe. Il faudra donc en tenir compte dans les diverses branches de la Science Vétérinaire.

A. — **En zootechnie** : on a compris suffisamment la gravité de la consanguinité pour que nous n'insistons pas davantage sur les résultats que l'on peut attendre de l'application des connaissances psychologiques. Ces connaissances auront pour premier effet d'expliquer aux éleveurs, les raisons de succès ou des échecs dans leurs tentatives d'amélioration des animaux. Elles faciliteront leur besogne et les conduiront rapidement à un résultat utile. Depuis longtemps les *variétés* s'opèrent par *croisement* mais en l'absence de données positives les opérations s'effectuaient un peu au hasard et les résultats obtenus quand ils étaient heureux ne pouvaient être fixés en raison de la lourde hérédité inconnue qui pesait sur les sujets en apparence dignes d'être conservés.

L'Influence de l'*hérédité psychologique sur l'hérédité physiologique* étant négligée ou discutée, on ne se souciait que de fixer les caractères physiques et moraux répondant le mieux au genre de service que l'on attendait des animaux reproduits. C'est ainsi que l'on a obtenu chez les chevaux de courses des sujets d'une vitesse étonnante, mais d'une fragilité mentale et nerveuse manifeste. Le « *Mens sana in corpore sano* » est devenu le moindre des soucis dans ce que l'ironie dénomme « l'amélioration de la race chevaline » et beaucoup de pur sang réputés ne sont que des dégénérés psychiques, des *psychopathes* dont les qualités sportives sont ainsi tellement compromises, qu'elles deviennent parfois inutilisables.

Il semble cependant que la Zootechnie se décide aujourd'hui à admettre que les *animaux dégénérés sont héréditaires* (1). Nous souhaitons que l'étude des stigmates de dégénérescence que nous avons esquissée

(1) Chomel. L'hérédité Pathologique. Act. Vre et Med. 1904-P. 67

chez le chien, après Chomel chez le cheval, provoque d'autres travaux chez chaque animal en particulier. L'ensemble de ces symptômes fournirait ainsi au Zootechnicien selon le mot très juste de M. Cadeac « une expression anatomique » qui aurait pour l'élevage la valeur d'un critère.

B. — **En pédagogie** : Sans revenir ici sur la question philosophique de l'Educabilité des animaux, nous pensons pouvoir affirmer que l'état héréditaire des fonctions psychiques joue un rôle important dans le dressage des animaux et plus particulièrement du chien. Hachet Souplet l'a prouvé expérimentalement. Dans ces expériences dites de « stimulation » il a exercé des chiens *isolément* (afin d'éviter l'imitation) à ouvrir le loquet d'un garde manger contenant un peu de viande et il a constaté des différences très sensibles entre les aptitudes des différents individus.

Les dresseurs de chiens savants le savent bien et s'attachent à obtenir toujours une descendance des animaux qui leur ont donné les résultats les plus rapides et les plus satisfaisants. Bien plus, il apparait que telle ou telle plasticité psychique présentent un caractère très net de reproduction en quelque sorte mathématique. Telle famille de Fox dits « Calculateurs » ne pouvait être dressés à cet exercice que par la *persuasion*. Dans la même troupe de Music Hall, une série d'autre chiens issus de sujets dressés par coercition comme « Liseurs de pensée » (1) ne présenta au cours du dressage que des facilités pour ce genre d'exhibition, dans laquelle on n'obtient d'ailleurs de progrès véritables que par le même moyen de dressage : la coercition.

Dans ce domaine pédagogique, on peut encore attendre des révélations précieuses pour la Psychologie animale. Caustier disait justement que le Dressage serait à la Psychologie des Bêtes ce que l'analyse avait été à la Chimie.

C. — **En clinique** : L'existence d'une maladie psychique pure, ne peut être distinguée chez le chien aussi facilement qu'une affection somatique, car en psychiatrie plus particulièrement il y a une démarcation peu nette entre ce qui est pathologique et ce qui est normal.

L'Hérédité Psychologique peut alors devenir d'un grand secours. La névropathie héréditaire s'étend en effet de la faiblesse ou de l'inconsistance de la personnalité et de la psychose à la maladie ner-

(1) *Note* : Au sujet des chiens médiums, à l'encontre de certains auteurs, nous pensons qu'il n'y là aucune « Force Inconnué » à faire intervenir. L'enquête à laquelle nous nous sommes livrés nous permet de conclure qu'il n'y a ni transmission de pensée, ni double vue, mais seulement éducation supérieure de l'attention et de l'obéissance au moindre geste du dresseur.

veuse confirmée. Ainsi l'insuffisance héréditaire de la résistance aux sollicitations extérieures conduit à l'hérédité des passions et celles-ci confinent à la *Psychopathie*. Cela est vrai aussi bien de la Médecine Vétérinaire que de la Médecine Humaine.

La connaissance du *dossier mental des ascendants* ne suffit pas cependant pour le diagnostic de la maladie psychique. Quels seront donc les divers modes d'investigation auxquels nous pourrons avoir recours dans ces premiers pas de *Psychiatrie vétérinaire* ?

La Médecine Canine a sur la Vétérinaire Générale cet avantage qu'elle permet pour des raisons affectives et matérielles de clientèle de suivre assez régulièrement les malades. Elle dispose d'autre part de commémoratifs généralement plus éclairés, moins profanes, dont la sincérité peut évidemment prêter quelquefois à discussion, mais dont l'importance pour le diagnostic est souvent considérable. Pour savoir quelle est la valeur d'un trouble psychique il faut d'abord relever ce qui s'est passé, *les circonstances concomitantes* les *causes* prétendues, et connaître le *cours de la maladie*. C'est le propre de la conversation préalable qui a lieu avec le propriétaire de l'animal. S'assurer d'abord de la valeur de ces commémoratifs : question de psychologie personnelle de diplomatie professionnelle sans doute, mais dont l'intérêt médical ne saurait cependant nous échapper.

Ces renseignements même ne sauraient suffire. Il faut en outre se demander, connaissant les antécédents, les origines et surtout les habitudes de l'animal, par quels moyens le malade est sorti de sa conduite normale et pour cela examiner le fonctionnement général de l'organisme. Une *observation* prolongée est donc nécessaire. Les animaux ne se comportent librement en effet que lorsqu'ils ont été familiarisés avec leur entourage. Il faudra tenir compte de cette remarque avant de se livrer à la recherche des *réflexes*, de leur *intensité*, de leur *rapidité* et de leur *résistance*. La première expérience que l'on tente en général consiste à passer rapidement la main devant les yeux du chien pour se rendre compte de son degré de nervosité. Quelques mots prononcés d'une voix calme accompagnés de quelques caresses suffisent souvent à rassurer l'animal. De même en effet que dans l'exploration du réflexe rotulien chez l'Homme, on demande à celui qu'on examine de se plaçer en état de résolution, il est également nécessaire pour la recherche du réflexe chez l'animal d'obtenir préalablement la détente musculaire, la passivité psychique, en un mot le *consentement à l'expérience*. Le plus souvent c'est ce qui se produit pendant la conversation qui précède l'examen du malade. Pendant ce temps, le chien d'abord surpris se rassure peu à peu si l'on semble ne pas s'occuper particulièrement de lui, et l'on peut expérimenter après quelques minutes le premier réflexe psychique, le réflexe *Verbo-Auriculo-Ducteur* du Dr Bérillon (1).

Le Chien interpellé répond de façons très différentes à cette excitation sensorielle. Obéissance plus ou moins lente, changements plus

(1) Bérillon, Revue de Psychologie appliquée Nov. 1923, 175.

ou moins rapides de physionomie, grognement, frayeur, attention, stupeur, mouvements expulsifs etc... l'observation réitérée de ces réactions sensorielles peut être étendue à toutes les manifestations de la vie sensitive Il faut cependant tenir compte de *l'apathie* naturelle aux grandes races et de la *vivacité* normale des races plus petites. La *race, l'âge, le sexe, les périodes sexuelles* sont des éléments qui peuvent expliquer les degrés d'excitation nerveuse. La *température* plus ou moins chargée d'électricité, les variations barométrriques interviennent aussi. Les animaux sont en effet extrêmement plus sensibles que l'homme aux influences météorologiques et *plus ils sont inférieurs plus cette sensibilité se manifeste* nettement. On ne saurait trop insister sur cette observation que les travaux de Lombroso, Giovani, Disjonval ont mis si lumineusement en évidence et sur laquelle Loëb et Bohn ont voulu fonder une nouvelle psychologie.

Ces diverses conditions d'expérimentation et d'observations réalisées, on peut songer à la recherche des signes de dégénérescence. Quelquefois des recherches isolées peuvent donner des renseignements suffisants sur l'attention la *sensibilité, l'excitation affective*. On peut alors les rattacher aux résultats d'observations ultérieures pour conclure si le chien est d'une intelligence normale ou bien si et dans quelle mesure sa plasticité instinctive individuelle a pu souffrir.

Le diagnostic clinique de Psychose posé, il reste au praticien le devoir de grouper au cours de la maladie et du traitement les observations cliniques les plus détaillées, d'établir pour chaque malade des fiches particulières qui permettront de classer les différentes évolutions de ces psychoses diverses. On arriverait ainsi peu à peu à une détermination plus rapide des affections mentales chez l'animal.

L'autopsie. — L'autopsie enfin ne doit pas être négligée toutes les fois que l'occasion de la pratiquer se présentera, à la suite de troubles psychiques. Nous pensons qu'il y a intérêt à l'exécuter le plus tôt possible après la mort et que la méthode la plus sûre est celle d'Arloing et Chauveau qui recommandaient d'ouvrir le crâne en *brisant* successivement les enveloppes osseuses. Le professeur Dexler de Prague conseille de couper le moins possible la moelle et le cerveau. Il faudra rechercher alors avec le plus grand soin anatomopathologique afin de préciser s'il s'agit bien de psychoses véritables, c'est-à-dire de troubles effectifs ou d'intoxication corticale, ou bien s'il s'agit de manifestations symptomatiques de maladies somatiques générales comme on l'a trop souvent prétendu jusqu'ici.

PARAPSYCHOLOGIE

Les indications pratiques que nous venons d'exposer ont trait aux connaissances que l'on peut retirer de la *Psychologie normale* et de la *Psychologie anormale* des animaux, mais il est une autre série de phénomènes *les uns* aberrants, paradoxaux, ne trouvant aucun écho en Médecine Humaine, *les autres* mal connus, à peine admis même dans le domaine scientifique, et qu'il nous a paru intéressant de grouper dans ce dernier chapitre : la « *parapsychologie* » des animaux.

Il y aurait d'abord nous semble-t-il beaucoup à attendre des recherches sérieuses sur *cet appareil de l'orientation et de l'équilibre* parfaitement étudié en Humaine par le Dr Grasset dans son ouvrage sur « *le diagnostic des maladies de l'encéphale et de la moelle* » mais qui n'a malheureusement aucune réplique en Médecine Vétérinaire. Quelques rares auteurs ont voulu, à tort nous semble-t-il, donner de ces forces inconnues » une explication magnétique, notons d'abord que le sens de l'orientation en particulier ne semble pas appartenir aux seuls oiseaux migrateurs. Les chevaux et les mulets qui remettent sur la bonne route leur cavalier égaré sont nombreux, mais cette curieuse particularité n'avait pas encore été signalée chez le chien, à notre connaissance. Un de nos confrères de Paris, M. Cogery, parfait observateur et dont la bonne foi ne saurait être mise en donte, nous a cité le cas suivant : Il possédait un petit toy-terrier qu'il emmenait avec lui dans tous ses voyages en automobile. La petite bête, relativement sage pendant le trajet était en proie à une irritabilité excessive au cours des trente derniers kilomètres du retour. Notre confrère pensait que son chien avait fini par connaitre la route, le paysage des environs de Paris, et qu'il se rendait compte ainsi de sa rentrée prochaine à la maison. Les années suivantes, M. C .. entreprit de longs voyages en Espagne, en Belgique, en Italie. Il restait absent pendant une période variable de trente à quarante cinq jours chaque fois, et chaque fois, le *dernier jour* qui précéda la rentrée à Paris, *quelle que fut la distance qu'il restait à parcourir* (200 et 300 km.) *et quelle que fût la route empruntée*, le chien qui avait été normal jusqu'à ce jour, retombait dans le même etat d'excitation, traduisant son impatience ou sa joie par des cris, une agitation extrême, des reflexes psychophysiologiques caratéristiques.

M. C... usa chaque fois de tous les stratagèmes, prit toutes les précautions pour que *rien* ne put faire prévoir au chien le retour prochain.

On ne saurait faire intervenir ici la théorie des instincts ancestraux comme pour les oiseaux migrateurs, ni la théorie magnétique, nous pensons qu'il ne peut s'agir que d'une éducation supérieure du sens de l'orientation toute particulière à certains animaux.

Nous en pourrions dire autant de l'équilibre (phoques). Nous passons aussi sous silence d'autres faits troublants de divination du danger, de pressentiment de la mort, que de nombreux auteurs ont signalé chez le chien, pour signaler toutefois l'influence qu'exercent sur les animaux les perturbations atmosphériques, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, etc. que le Dr. Chomel a décrits dans chapitre des « Phénomènes Magnétoïdes » (1).

Sans prendre part à la discussion si vieille du Magnétisme animal, nous sommes cependant amenés ainsi à l'étude de certaines « Forces naturelles inconnues » dont l'influence sur les phénomènes physiologiques et psychologiques est indéniable.

---

1) Chomel. Loc. Cit. 7.

HYPNOTISME ET SUGGESTION

Qu'on se range aux théories de l'*Ecole de Paris* avec Charcot ou à celles de Nancy avec *Bernheim*, c'est-à-dire qu'on fasse de *l'hypnotisme* une *névrose artificielle* (Gd. Hypnotisme) ou qu'il repose sur un état *de suggestibilité* (Petit Hypnotisme) on peut affirmer que l'animal est aussi facilement hypnotisable que l'homme sinon davantage.

On connait l'expérience classique du père Kirsher (1646) qui endormait les coqs en les plaçant les pattes liées, devant une raie faite à la craie sur le sol. Preyer en 1880 déclarait à la Société de Médecine d'Iena que par des excitations périphériques on pouvait produire chez les animaux un état de *catalepsie* et un état d'*hypnose*. Nous pourrions citer encore les expériences de Czermak et Danilewski sur les poules, cobayes, serpents, pigeons, grenouilles ; du Professeur Rauzier sur les lézards, la pratique courante des fermières du pays de Caux, rapportée par Féré et Binet (1) enfin il nous suffit de rappeler les faits d'observation courante : pouvoir fascinateur du serpent, des oiseaux de proie, etc. pour mettre en évidence les influences hypnotiques et les états hypnotiques chez les animaux. Nous les étudierons chez le chien en particulier.

Le chien produit sur le gibier un état cataleptique passager, il peut même produire un état de fascination chez l'Homme. Rauzier signale le cas d'un enfant hypnotisé par le chien de la Maison et qui tout en regardant fixement l'animal, reproduisait inconsciemment sa pantomime.

C'est là cependant un exemple d'une extrême rareté. On peut plutôt affirmer que l'homme exerce sur le chien un véritable pouvoir hypnotique ou cataleptique. Nous ne faisons entre le mot *hypnose* et le mot *catalepsie* qu'une différence de degrés. L'état cataleptique est une sorte de paralysie qui peut être déterminée par les *excitations brusques et violentes*. Ces excitations peuvent porter sur tous *les sens* de l'animal :

La vue : (la couleur blanche semble plus hypnogène, la lumière vive de l'éclaireur frontal, le miroir tournant, le rayon de l'ophtalmoscope produisent une sorte d'hypnose.)

---

1) Féré et Binet. Magnétisme animal 1887. 270.

L'Ouïe : (un bruit violent et inattendu stupéfie le chien surpris — explosion —) *Les excitations olfactives* se rattachent plutôt à l'imprégnation des centres nerveux par les anesthésiques tandis que les excitations gustatives sont du ressort des impressions sensuelles. *Les excitations tactiles* paraissent être les plus efficaces pour la détermination des états hypnotiques chez le chien. Quand on met un chien sur la table d'opération, il faut agir avec rapidité et efficacité, surtout s'il s'agit de sujets irritables ou nerveux. L'animal saisi vigoureusement est couché en un seul temps sur la table. Il essaye s'abord de se débattre, contracte violemment tous ses muscles, mais après quelques minutes ou même souvent quelques secondes, on sent la résolution musculaire s'établir, la respiration devient plus régulière, le pouls plus lent : l'immobilité est alors complète. L'aide relâche son étreinte et peut même abandonner le sujet. Il s'est produit une sorte d'hypnose, sans sommeil proprement dit.

Les explications de ce phénomène sont variables. Les uns en ont fait une simulation consciente et raisonnée de la mort pour échapper au danger, d'autres qui ne peuvent concéder aux animaux « l'idée de la mort » (1) ont dit que ces variations prouveraient que la sélection naturelle a développé et fixé la « susceptibilité cataleptique favorable à la conservation de la vie ». D'autres enfin comme le Professeur Damilensky et C. Chomel admettent que cet état est le résultat d'un ordre, d'une *suggestion transmise* plus matérielle que la suggestion verbale, mais certaine. Nous pensons avec ces auteurs qu'il faut faire intervenir l'influence hypnotique de l'opérateur.

Joly a essayé d'autres procédés d'hypnotisme chez les animaux, mais il n'aurait réussi chez le chien que par la compression lente des globes oculaires. Nous pensons qu'il ne peut s'agir que de sujets très doux, très patients, et que semblable procédé ne saurait être pratiquement employé.

On dit souvent que les animaux sont moins sensibles que l'Homme. Nous croyons qu'ils sont seulement plus hypnotisables et qu'il ne faut voir dans le calme relatif de certains patients, que le résultat de cette sorte *d'hypnose pre-anesthésique* que détermine la contention. A ce sujet, nous tenons à faire remarquer que l'application du *Tord-Nez*, des *Ligatures*, des *Ecarteurs* (pas d'âne, spéculums, etc..) de toute l'instrumentation vétérinaire en un mot, loin de constituer un arsenal d'appareils de torture comme le prétendent certains profanes, peut concourir avant même la préservation légitime de l'opérateur au but plus ignoré mais aussi humanitaire de la diminution de la sensibilité chez nos frères inférieurs.

Cette sugestion armée n'est pas le seul procédé capable de déterminer les divers degrés de l'hypnose chez le chien. La *suggestion verbale* est aussi employée avec succès pour le dressage.

---

(1) Romenès — Evolution mentale chez les animaux 1884 p. 308

Comme chez l'homme, les prénomènes hypnotiques doivent être dûs » à des altérations dans l'activité fonctionnelle des fibres nerveuses de la matière blanche des hémisphères cérébraux. Une portion de ces fibres serait paralysée par des excitations continues et monotones tandis que l'action d'autres fibres subirait une exaltation correspondante. Ces changements produits dans les organes reliant les cellules, dissocieraient les fonctions des centres cérébraux « Exprimé en termes psychologiques, les effets seraient explicables par l'action des idées prédominantes non soumises à l'inhibition ; d'autres idées qui normalement les auraient tenues en échec, étant abolies. » (1)

Si donc nous admettons que l'intelligence du chien est de même nature que celle de l'homme, l'hypnose ne saurait être niée en Médecine canine parceque « ne réalisant pas la théorie humaine d'une idée capable de s'imposer à un système nerveux et de se traduire dans un organisme. »

Le Dr J. Grasset n'ose pas encore conclure à l'identification des états hypnotiques développés chez l'homme et chez l'animal. Nous pensons seulement que seuls diffèrent les procédés hypnogènes. Ils portent nous l'avons vu sur tous les sens y compris le sens musculaire. Si l'état d'hypnose nous échappe quelquefois, c'est que tous les sens de l'animal ne nous sont pas suffisamment connus et que nous n'avons pas expérimenté ou que nous avons mal interprété le moyen capable de le déterminer.

Ces moyens peuvent être d'ailleurs le résultat du hasard avoir une origine purement empirique l'explication viendra ensuite — Les *excitations faibles et répétées* déterminent par exemple une sorte de charme extatique qu'on n'avait jamais soupçonné avant de l'enregistrer. Tels sont les procédés musicaux employés par les charmeurs de serpents, le susurrement du fameux dentiste vétérinaire Lœffler, cet américain qui arrachait d'énormes molaires aux chevaux sans aucune anesthésie, le chant monotone des lads anglais, l'influence calmante des caresses et des frictions cutanées chez tous les animaux, etc... on pourrait citer ainsi une multitude de faits qui se rapportent à des phénomènes de *suggestion sensitivo-motrice*. La connaissance, la recherche et l'expérimentation de toutes ces excitations psychosensorielles et l'étude des influences psycho-physiologiques jettent ainsi les bases de la *psychothérapie vétérinaire*.

---

(1) Hypnotisme et Suggestion. Milne Branwell 47. p. 734

PSYCHOTHÉRAPIE VÉTÉRINAIRE

Le Docteur Grasset réserve le nom de *psychothérapie* au traitement par l'esprit mais nullement de l'esprit. En Médecine Vétérinaire comme en médecine humaine on peut en effet traiter l'esprit et les maladies de l'esprit *par toute autre chose* que par des moyens psychiques par exemple l'hydrothérapie, les médicaments, l'Electrothérapie, etc.. et *par l'esprit* c'est-à-dire par les moyens psychiques, on peut traiter des maladies non psychiques. C'est dire que la Psychothérapie *est le traitement des maladies par les moyens psychiques* (distraction suggestion, émotion, persuasion, rééducation, en un mot par la pensée).

Nous pensons après le parallèle que nous nous sommes efforcés d'établir entre les deux Psychologies, que la Psychothérapie ainsi envisagée n'est pas d'une application absurde en vétérinaire.

La *persuasion*, la *suggestion*, nous l'avons vu, sont employées avec succès en *pédagogie* animale. Pourquoi ces mêmes procédés ne donneraient-ils pas des résultats aussi satisfaisants en Thérapeutique ?

Dans le *traitement des maladies non psychiques*, l'influence de la persuasion et de la suggestion sont de la pratique courante. Un chien est atteint de troubles pulmonaires par exemple. Il refuse toute nourriture. L'infirmier intervient, caresse le malade, lui parle doucement lui donne à manger par petites bouchées et obtient un résultat. Si le sujet est un neurasthénique ou un hystérique s'il se désintéresse de tout ce qui se passe autour de lui, si l'anorexie est complète malgré tout, le propriétaire de l'animal peut avoir plus de succès. Quelquefois c'est le médecin lui-même qui arrive à imposer sa volonté, à faire prendre au malade médicaments et aliments. Il le met ainsi en état de défense et contribue par la médecine de l'esprit à la guérison de l'affection organique.

Dans certaines maladies fonctionnelles comme la paralysie du jeune âge le résultat est encore plus précieux.

L'absence d'une lésion constatée, d'une altération visible à l'œil nu ou au microscope ne suffit pas pour qualifier un trouble fonctionnel ou une maladie de névrose, car à ce titre, il y faudrait faire entrer beaucoup d'intoxications cérébrales ou nerveuses chroniques. Il faut encore que ce trouble puisse disparaître ou qu'il soit entretenu le plus souvent inconsciemment par la seule émotivité ou le psychisme en général. La *cause* organique ou émotive qui a amené accidentellement un tremble-

ment, un vomissement, une paralysie a pu cesser d'exister. Une contusion, une fracture qui ont immobilisé un membre pendant un certain temps ont pu être absolument guéries, mais le psychisme peut se *fixer* sur l'état morbide, l'entretenir, l'évoquer et la *psychonévrose* est alors constituée. Quelquefois même la contracture du membre peut persister parceque l'émotion qui l'avait provoquée persiste, entraînant avec elle les mêmes conséquences psychiques et physiologiques.

Quelle qu'en soit l'origine *la psychonévrose existe chez le chien* et nous pensons que la paralysie consécutive à l'infection par la maladie dite « du jeune âge » ne saurait avoir d'autre explication quand elle persiste *après la guérison* de toutes les autres localisations (pulmonaires, digestives ou cutanées). Les animaux ont récupéré leur gaieté, leur appétit, leur parfaite santé, mais ils se déplacent en traînant leur membres postérieurs immobilisés et comme morts. La plus grande majorité de nos confrères considèrent cet état comme incurable et font sacrifier le sujet. Nous croyons donc intéressant, dans cette modeste contribution à la Psychothérapie vétérinaire, de rapporter sur ce cas l'observation suivante :

Observation n° I *Service de M. le Professeur* Douville. Ecole Vétérinaire de Lyon. Mars 1920. Cora. Chienne malinoise 13 mois. Visite professeur à la consultation des Hôpitaux. Maladie du jeune âge etc... avec Broncho-pneumonie et entérite grave.

Symptômes : Toux douloureuse, jetage muco-purulent abondant, respiration difficile, zônes de matité. Diarrhée fétide jaune clair, selles fréquentes.

Une Médication symptomatique énergique est instituée mais le 4 ou 5e jour apparaissent des troubles de locomotion. La chienne tibute chaque jour davantage. Une application révulsive de pommade stibiée sur les lombes n'empêche pas l'évolution de la myélite infectieuse qui se termine par une paralysie totale du train postérieur. L'appétit est conservé quoique un peu capricieux. Après un mois de traitement environ les localisations pulmonaires et intestinales sont en excellente voie de guérison. Les selles redeviennent normales, l'appétit régulier et le 15 Avril l'animal entre en convalescence. Il est gai, joyeux, mais cloué au sol par ses membres postérieurs inertes. Le caractère agréable de la malade lui attire la sympathie et le dévouement de tous et un essai de psychothérapie est tenté. L'infection ayant disparu il faut persuader la chienne qu'elle peut marcher. Tous les matins pendant une heure cinq ou six élèves sortent leur malade respectif dans le jardin. Le train postérieur soulevé par une sangle, Cora se mêle tant bien que mal aux jeux de ses congénères en avançant sur les deux antérieurs. L'expérience donnne au bout de 20 jours un léger résultat : l'animal reste quelques secondes en équilibre sur ses membres paralysés. Vivement intéressés nous continuons patiemment cette rééducation. Un camarade appelle Cora tandis que l'élève qui en a la charge l'accompagne toujours en la maintenant soulevée par la queue.

Quinze jours plus tard, les mouvements de translation semblent revenir. Ensuite la marche s'effectue presque normalement pendant quelques mètres, l'animal est semblable à un jeune bébé qui tente ses premiers pas. Persuasion, suggestion, distraction sont tour à tour mises en jeu avec plus d'entrain et le service de vacances du mois d'Août retrouve CORA parfaitement rééduquée, gambadant joyeusement autour des élèves.

Aucun médicament depuis le mois d'Avril.

C'est sur cette observation clinique que nous terminerons cette humble contribution à la Psychologie Animale. « Mieux observer pour mieux connaitre et mieux connaitre pour mieux guérir » doit être la devise de toute Médecine. Celle des Bêtes dans le domaine de l'Esprit est encore à ses débuts, mais que la *psychologie animale* soit plus hospitalière à toutes les méthodes d'investigation et la *psychiatrie vétérinaire* cessant d'être une Science hésitante, lui rendra largement le bénéfice de cette indulgence en lui offrant le plus vaste champ d'expérience et d'utilisation clinique.

CONCLUSIONS

« Psychologie Animale et Psychiatrie Vétérinaire ».

1) Il n'y a *pas de méthode Type de documentation* pour l'Etude de la Psychologie Animale. Il faut avoir recours à la fois à l'Observation, l'Introspection, l'Analogie, l'Expérimentation qui se pénètrent et se complètent mais ne sauraient individuellement se suffire.

2) Le Psychisme de la Bête (et du chien en particulier) est *de même nature* que le Psychisme de l'Homme :

1) *Même mécanisme anatomique et physiologique.*
2) *Mêmes variations : perfectibilité et dégénérescence.*
3) *Mêmes causes d'Evolution : Education.*
Hérédité.

3) Il n'y a entre les deux Intelligences qu'*une différenee de degrés* qu'expliquent :

1) *La Consanguinité* qui est presque de règle dans la Reproduction animale.
2) *La longévité des Hommes* par rapport aux animaux.

4) Il n'est donc pas absurde de jeter les bases d'une *Psychiatrie Vétérinaire* :

Les *Psychoses* et les *Psychonévroses* du chien sont trop négligées. Elles *existent* aussi nombreuses et aussi diverses que chez l'Homme, et comme en Médecine Humaine, la *Psychothérapie* est applicable en Médecine vétérinaire.

5) La Psychiatrie Vétérinaire et la Psychologie animale sont d'ailleurs deux *sciences sœurs* qui ne sauraient progresser l'une sans l'autre, et si l'on peut retirer de l'Etude des troubles mentaux de l'animal de précieuses applications *zootechniques*, *pédagogiques* et *cliniques*, on peut en attendre aussi les révélations *philosophiques* les plus insoupçonnées.

Le Professeur de l'Ecole Vétérinaire
C. CADÉAC

Vu : Le Directeur
de l'Ecole Vétérinaire de Lyon.
F.-X. LESBRE

Vu :
Le Doyen,
J. LÉPINE

Le Président de la Thèse,
Docteur J. LÉPINE

Vu et permis d'imprimer : Lyon, le 6 avril 1925,
Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,
Pour le Recteur et par délégation,
Le Vice-Président du Conseil de l'Université,
J. LÉPINE

BIBLIOGRAPHIE

Alix. — L'Esprit des Bêtes, 1898.

Artault Stephen. — L'intelligence réaction de la matière. 1920.

Barres M. — Trois stations de Psychothérapie, 1923.

Bastian Charlton. — Le Cerveau organe de la Pensée, 1882.
— — La Vie (Tome I : l'Homme. Tome II : les Animaux).

Beaunis. — Eléments de Physiologie Humaine.

Becheterew. — Examen Psychologique des Malades Mentaux, 1911.

Bérillon. — La Psychologie des Races, 1917.
— — Facteurs bio-psychologiques des Caractères nationaux, 1917.
— — Le Réflexe auriculo docteur. (*Rev. de Psychologie Appliquée* 1924).
— — Le Rôle des Mêtis, 1925.
— — Mécanique Psychologique des Rééducations. (*R. P. A.*), 1925.
— — L'Hypnotisme en Psychothérapie (*R.P.A.*), 1925.
— — Psycho-Pathologie du Sommeil 1925.
— — Ecole de Psychologie. Cours de 1924-1925.

Biervielt (Van). — L'Evolution de la Psychologie au XIX^e^ siècle, 1925.
— — Revue des questions Scientifiques, 1901.

Binet Alf. — Eléments de Psychologie Expérimentale.
— — — — 7^me^ année 1900.
— — — — 8^me^ — 1901.
— — — — 14^me^ — 1908.

Binet et Ch. Fere (V. Ch. Fere).

Bohn Georges. — La Nouvelle Psychologie Animale.

Bohn et Drzewina. — Revue annuelle de Psychologie comparée, 1924.

Boirac E. — La Psychologie Inconnue, 1908.
— — L'Hypothèse du Magnétisme Animal, 1895.

Bouquet H. — L'Evolution Psychique de l'Enfant, 1909.

Bramwell. — Hypnotisme et suggestion, 1897.

Cadeac. — Semiologie des Animaux domestiques. T. I. T. II, 1905..

Cadeac et Meunier. — Recherches Expérimentales sur les Essences, 1892.
— — — Contribution à l'Etude de l'Alcoolisme, 1892.

Chomel C. — Les forces naturelles Inconnues chez les Animaux 1913.
— Le magnétisme Animal, 1903..
— Les stigmates de Dégénérescence chez le cheval, 1904.
— Tics et stéréotypies de léchage. 1903.
— Les tics Aérophagiques (Thèse 1907).
— Intelligence et Dégénérescence animales, 1984.

Chomel et Rudler. — Le Tic de l'Ours chez le cheval et les tics d'imitation chez l'Homme, 1903.

Conte Auguste. — Philosophie positive.

Condillac. — Traité des Animaux.
— — Traité des Sensations.

Cornevin. — Zoologie Générale, 1891.

Dictionnaire médical. — Art : Le Magnétisme animal.

Debierre Ch. — L'hérédité normale et Pathologique, 1921.

Derennes Ch. — Le Bestiaire sentimental 1924-1925.

Deschamps A. — Maladies de l'Esprit et Asthénie, 1919.

Deseilligny. — L'Institut et l'Intelligence chez les Animaux 1923.

Durville. G. — La Médecine Psychique 1921.

Durville H. — Zoothérapie. Magnétisme des animaux. 1896.

Fere Ch. — La Médecine d'Imagination, 1886.
— et A. Binet. — Magnétisme Animal,1887.

Guenon A. — Le Mulet Intime.
— — L'Ame du Cheval.

Grasset. — De L'automatisme psychologique, 1908.

Grasset J. — Diagnostic des Maladies de l'Encéphale, 1908.
— — Hypnotisme et suggestion, 1903.
— — Le Psychisme Inférieur, 1907.
— — L'Occultisme d'hier et d'aujourd'hui, 1908.

Guyau M. J. Education et Hérédité, 1907.

Girard. — La structure du Cerveau, 1906.
— — Expression numérique de l'Intelligence.

Hedon. — Précis de physiologie, 1896.

Hachet Souplet. — Etude Expérimentale de psychologie Zoologique.

Janet P. — Les Médications Psychologiques, 1919.

Joire. — Les Phénomènes Psychiques occultes, 1917.

Joly. — Revue de l'Hypnotisme 1891 : Hypnotisme chez les Animaux.

Lepinay. — L'Action des influences Psychiques en Médecine Vétérinaire.
— — Revue de l'Hypnotisme T. XI,I XIII, XVI, 1902.
— — Les Influences psychothérapiques chez les Animaux.
— — Cours de l'Ecole de Psychologie 1925.

Lesbre F. X. Causesdes Anomalies de l'organisation dans le Règne Animal (Discours *Académie des Sciences*, Lyon, 1916(.

Lieault. — Du Zoomagnétisme.
— — L'extériorisation de la Force neurique.

Luquet. — Idées générales de Psychologie.

Le Dantec. — Les Influences ancestrales.

Marie A. — Mysticisme et Folie. 1907.
— Traité International de Psychologie Pathologique.
— T. I Psychopathologie générale, 1910.
— T. II — clinique, 1911.
— T. III — appliquée 1912.

Marie P. Essai d'Antropologie Psychiatrique, 1910.

Marro Profr — Evolution psychologique Humaine à l'Ecole pubère, 1912.

De Manyus Zenska — (Mlle) Etiologie des Arrêts de développement Mental, 1916.

Mairet et Combenal. — Etude Expérimentale sur l'Alcoolisme, 1888.

Maeterlinck. — La vie des Abeilles.

Menault. — L'intelligence des Animaux 1910.

Perrier Ed. — La vie des Animaux.
— La Philosophie Zoologique avant Darwin, 1884.

Rabinowitchf — La Psychothérapie et ses terrains d'application. 1919.

Rabaud Et. — Recherches sur l'hérédité.
— — l'Hérédité.

Rainhorn J. — La Méthode Psychanalytique en Psychothérapie, 1922.

Romanes. — L'Evolution Mentale chez les Animaux, 1884.
— — L'Intelligence des Animaux, 1887.

Ribot Th. — L'Hérédité Psychologique.

Richet Ch. — L'Homme et l'Intelligence.

Regnault F. — L'Hypnotisme chez les Animaux. 1899.

Rolin J. — L'Enfant. Sa psychologie.

Schnyder L. — Les limites de la Psychothérapie, S. D.

Sorel. — De l'Intelligence chez l'Animal.

Storring — Leçons de Psychopathologie, 1900.

Science et Vie. — Le Rire chez les Animaux,1924.

Titchener. — Eléments de Psychologie.

de la Vaissière. — Eléments de Psychologie Expérimentale, 1919.

Van Velsen. — La suggestion Indirecte en Psychothérapie 1925 (Revue de P. A.

Wundt. — Eléments de Physiologie.

Wynaendts Francken. — L'Hypnotisme chez l'animal. Revne XVIII. 1903.